Illinois U Library

NUMÉRO 70 — 11 NOVEMBRE 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

AMBASSADEURS
HENRI BERNSTEIN

La SOIF

PIÈCE en 3 ACTES et 5 TABLEAUX de
M. HENRI BERNSTEIN

JEAN GABIN

CLAUDE DAUPHIN

ET

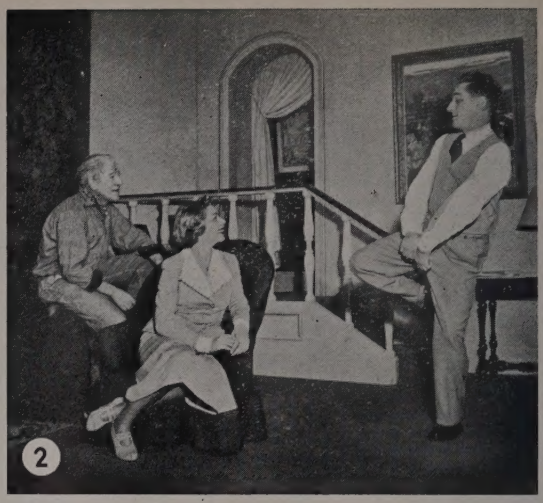
MADELEINE ROBINSON

ALINE BERTRAND · GUY SAINT-CLAIR

LES TABLEAUX SONT DE BRIANCHON
ENSEMBLE DÉCORATIF DE LA MAISON HEYRENE
ROBES DE JACQUES FATH
DÉCORS BROSSÉS PAR J. L. BUISSON

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Claude. Jean.



Jean. Madeleine. Claude.

Madeleine. Jean.

1 CLAUDE. — *Tu exagères. D'abord, c'est là qu'on rencontre les femmes.*
JEAN. — *Quelles femmes ? Toujours les mêmes. Et moins jeunes chaque fois...*
(ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE.)

2 CLAUDE, à Madeleine. — *Il s'agit d'un french cancan, d'un lamentable french cancan que j'ai eu la faiblesse...* (ACTE PREMIER, SCÈNE V.)

3 MADELEINE. — *Je dînerai dans mon lit.* (Souriant :) *Et toute seule !*
(ACTE PREMIER, DEUXIÈME TABLEAU.)

4 CLAUDE, lui saisissant la main, l'attirant, l'embrassant. — *Tu es un amour ! Tu es ce qu'il y a de plus charmant.* (ACTE II, SCÈNE PREMIÈRE.)

5 MADELEINE, qui de tout son poids pèse aussi sur le bras de Jean. — *Jean, regarde-moi ! Tu es trop grand pour une pareille chose !... Mais regarde-moi donc !* (ACTE II, SCÈNE VII.)

Claude. Madeleine.

Madeleine. Jean. Claude.

LA SOIF

Pièce en trois actes et cinq tableaux
de HENRI BERNSTEIN

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris au théâtre des Ambassadeurs-Henri Bernstein le 9 février 1949 dans une mise en scène de l'auteur.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1950 by Henri BERNSTEIN.

Supplément au N° 265 de « France-Illustration-Le Monde illustré »

PERSONNAGES :

Jean	*Jean GABIN*
Claude	*Claude DAUPHIN*
Madeleine	*Madeleine ROBINSON*
Suzanne	*Aline BERTRAND*
Jacques Legrand	*Guy SAINT-CLAIR*
Le Valet de chambre . . .	*René MARTIN*

ACTE PREMIER

Au début de juin. Un salon d'artiste dans une maison de campagne à Ville-d'Avray. Une pièce très agréable.

Sur le panneau de gauche, une grande tapisserie de Jean Galone. Au fond, à gauche, trois marches conduisant à un petit palier où se trouve une baie. C'est le chemin qu'on prend pour aller à l'atelier et aux pièces du premier étage.

Au fond, à droite, une porte simple donne sur le vestibule. Dans le panneau de droite, deux portes-fenêtres à deux battants donnent sur une cour intérieure aux murs couverts de treillis. Entre ces deux portes-fenêtres est accroché un portrait saisissant : le buste d'une femme belle et assez étrange. Ses cheveux presque roux et fortement tirés en arrière donnent à sa figure un aspect de nudité ; ses oreilles sont très petites ; les pommettes, saillantes, audacieuses ; le front est bombé et un peu large ; le nez, ravissant ; la bouche, forte et sensuelle ; le cou, superbe. Elle a un regard candide. Ses mains, dont l'une tient l'autre, sont pâles, très longues, sensibles.

Le quatrième mur — celui qui est supprimé — est censé contenir de très larges baies ouvrant sur un fort beau jardin. Les acteurs lorsqu'ils sont de face, voient donc non pas le public, mais des fleurs, des arbres, une pelouse, etc.

A l'avant-scène, en partant de gauche, un canapé derrière lequel il y a une radio avec pick-up, et plus à droite, une petite table, puis un grand fauteuil très confortable. Vers la droite, un guéridon entouré de trois sièges,

PREMIER TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau la scène est vide. On entend deux hommes qui chantent ensemble dans le jardin une chanson de marin, puis une voix fait entendre une chanson de salle de garde d'hôpital et l'autre voix une chanson comique. Entrent par la porte-fenêtre Jean Galone et Claude Darois. Claude va s'affaler dans un fauteuil. Jean, sur le pas de la porte, fait entendre un couplet d'une autre chanson.

CLAUDE. — Tu m'as fait manger beaucoup trop.

JEAN. — Tu n'as rien mangé du tout.

CLAUDE. — Si tu voyais mon ordinaire !... Très bonne idée de déjeuner dans la cuisine.

JEAN. — J'y prends tous mes repas maintenant. Simplification.

CLAUDE. — Elle est jolie, cette cuisine.

JEAN. — Pas mal. Je n'y mettais jamais les pieds autrefois... *(Se versant un verre :)* Tu veux de ce marc épatant ?

CLAUDE. — Plus rien, bon Dieu ! Tu vas encore boire ?

JEAN. — Un petit verre, oui. Elle fait bien la cuisine, cette grosse, hein ?

CLAUDE. — *First class !*

JEAN. — C'est la femme de mon jardinier. Lui n'a rien inventé.

CLAUDE. — Le jardin est plus ravissant que jamais.

JEAN. — Il est assez rigolo, cette année. Je m'en occupe un peu, tu sais !

CLAUDE, *comme Jean va se verser un autre verre de marc.* — Ah ! non, Jean !

JEAN. — En ton honneur !

Il se verse un petit verre et l'avale d'un coup.

CLAUDE. — Dis donc, tu picoles à présent ?

JEAN. — Pas du tout.

CLAUDE. — A déjeuner tu as bu une bouteille et demie de vin à toi tout seul. Tu fais ça tous les jours ?

JEAN. — J'imagine.

CLAUDE. — Avec le marc en plus, c'est une bonne dose. A dîner, tu bois quoi ?

JEAN. — Un verre d'eau pour arroser une tranche de viande froide et une compote qui m'attendent sur un plateau à la cuisine.

CLAUDE. — Je voudrais bien te donner un coup

d'oreille. Viens me voir... le jour que tu voudras. Je te prendrai entre deux consultations.

JEAN. — Tu penses !

CLAUDE. — Il y a trois ou quatre ans, tu avais fait un peu d'hypertension...

JEAN. — Oui, mais dans ce temps-là... *(Il se tait.)* Deux ans que je ne t'ai vu, salaud !

CLAUDE. — C'est ma faute ? Tu as fait ce grand voyage dans le Pacifique. Quand tu es revenu, je devais être auprès de mon maharajah. Il m'a gardé quatre mois au lieu d'un.

JEAN. — Et, à Paris, on s'est raté.

CLAUDE. — Oui, je suis allé à la conférence de Rio, et me voici.

JEAN. — Et te voici. Voici le toubib à la mode, l'as de la médecine française, le professeur Darois... Le tout à quarante-sept ans.

CLAUDE. — Quarante-six, avec ta permission.

JEAN. — Oui, tu as marché assez vite. Et cette clientèle ! Je la vois d'ici !

CLAUDE. — On n'a pas trop de temps pour la clientèle, tu sais.

JEAN. — Non ?

CLAUDE. — Non. Le matin, j'ai l'hôpital et, l'après-midi, je suis d'examen à la Faculté deux fois par semaine... Mais je ne me plains pas. Cette année, je ne fais pas de cours.

JEAN. — Tu as toujours le béguin pour les glandes... pour tes recherches ?

CLAUDE. — Pour les recherches endocrines, le traitement par les hormones ? Oui, j'ai toujours le béguin. Un béguin genre passion. C'est terriblement excitant. Je m'en donne à cœur joie tous les matins.

JEAN. — Tu as gardé ce service à la Pitié ?

CLAUDE. — Tu parles ! Il a même doublé d'importance. J'y passe des heures bougrement intéressantes... j'allais dire fiévreuses.

JEAN. — Et la mondanité ? Ça va toujours fort ?

CLAUDE. — Je dîne en ville...

JEAN. — Tous les soirs ?

CLAUDE. — Souvent.

JEAN. — Tu adores ça. Je n'ai jamais compris pourquoi.

CLAUDE. — Je crois que c'est la faute des concours... de l'énorme travail que j'ai fourni au départ. Le plaisir prend sa revanche.

JEAN. — Mais où est-il le plaisir ? Qu'est-ce qu'il y a de plus em... qu'un dîner dans le monde?

CLAUDE. — Tu exagères. D'abord, c'est là qu'on rencontre les femmes.

JEAN. — Quelles femmes ? Toujours les mêmes. Et moins jeunes chaque fois. Et faisant éternellement le même numéro. Et puis tu te f... pas mal des femmes !

CLAUDE. — Tu m'embêtes à la fin avec cette rengaine !

JEAN. — C'est la vérité. J'ai vu des filles pâmer d'amour pour toi. Tu ne couchais même pas avec elles.

CLAUDE. — Je te demande mille fois pardon !

JEAN. — Mille fois, c'est beaucoup.

CLAUDE. — Mon vieux, je fais l'amour quand j'ai le temps. Et comme le plus souvent j'ai des journées terriblement remplies...

JEAN. — Bref, tu te f... des femmes. *(Presque grave :)* Tu as de la veine.

CLAUDE. — Ou bien j'ai eu de la force de caractère. Il y a quinze, vingt ans, j'ai peut-être été violemment tenté par une ou deux ravissantes. Je me suis détourné d'elles, figure-toi.

JEAN. — Et parce que ?

CLAUDE. — Parce qu'il faut les payer, les femmes ! Et il est particulièrement désavantageux de les payer, comme nous faisons, nous autres, avec notre temps, autant dire avec notre sang, avec des heures dérobées à notre objet vital. C'est rudement plus coûteux que des billets de mille... ou même que des dollars.

JEAN. — Et le désir, qu'est-ce que tu en fais ? Tu le mets dans ta poche.

CLAUDE. — Presque. Le désir est une habitude. Si on la cultive, la forme féminine ne cesse de vous émouvoir. Mais avec un peu de discipline on arrive bien vite à dévêtir les femmes de leur tonnerre de Dieu de mystère, à les regarder comme des mortelles toutes semblables à nous-mêmes.

JEAN. — A part la poitrine...

CLAUDE. — Et autres menus détails. Cela dit, j'aime beaucoup la compagnie des femmes.

JEAN. — A cause des services qu'elles te rendent.

CLAUDE. — Je n'en disconviens pas. Les femmes vous sont si reconnaissantes de leur permettre de vous être utiles ! Et ce sont des démarcheuses de premier ordre. Elles obtiennent tout ce que vous désirez, des ministres, des ambassadeurs... de votre chemisier...

JEAN. — Oui, elles font tes courses !

Par la porte-fenêtre entre Jacques Legrand.

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUES LEGRAND

JACQUES. — Je viens vous dire au revoir, monsieur.

JEAN. — Je t'avais oublié, toi !

JACQUES. — Je me suis oublié moi-même. J'ai raté l'atelier.

JEAN. — Ça a si bien marché que ça ?

JACQUES, *souriant.* — Pas mal, merci. Ce matin on a dormi un coup terrible.

JEAN. — Je te présente au professeur Darois.

JACQUES, *serrant la main de Claude.* — Monsieur le professeur...

JEAN. — Il ne pourra pas te soigner à la Pitié si tu attrapes la vérole, parce qu'il ne s'occupe pas de ces broutilles !

CLAUDE, *à Jean.* — Tu te trompes. Nous nous spécialisons dans les hormones, mais le service reçoit toutes les catégories de malades, y compris les syphilitiques. *(A Jacques :)* Je serai donc charmé, le cas échéant, de...

JACQUES. — Vous êtes trop bon, monsieur le professeur.

JEAN, *présentant le jeune homme.* — Jacques Legrand, un jeune peintre qui a du talent. J'en réponds. On ne le saura que dans dix ans. Peut-être dans vingt...

JACQUES. — Ou après ma mort !

JEAN. — C'est encore possible. Mais il est doué.

JACQUES. — J'ai surtout l'avantage inestimable de recevoir vos conseils.

JEAN. — Où est Ingrid ?

JACQUES. — Elle est allée directement à la gare, sans se presser.

JEAN. — Ah ! ah ! Tu n'as pas voulu qu'elle passe par ici. Tu as peur des vieux. Pas si bête !

JACQUES. — Vous étiez avec quelqu'un. Elle n'a pas osé.

JEAN, *à Claude.* — Ingrid fait de la peinture aussi. C'est une jeune Danoise superbement roulée. Monsieur lui accorde ses faveurs et je l'ai autorisé à se servir d'une chambre d'amis qui est au-dessus du garage pour lui déclarer son amour en long et en large ! Cela à la condition formelle que je ne les aperçoive pas — sinon à l'instant du départ.

CLAUDE. — Tu fais un joli métier !

JACQUES. — Oui, il est joli, monsieur le professeur ! Pensez que, les soirs où nous pouvons, nous prenons à la gare Saint-Lazare deux troisièmes pour Ville-d'Avray et que, quarante minutes après, marche comprise...

JEAN. — Ils tiennent le bonheur par le bon bout.

JACQUES. — Le grand bonheur, monsieur, le grand ! Quatre murs pour deux personnes... rien que pour ces deux-là !... quatre murs tendus d'une perse époustouflante... qui éveille toutes sortes de nostalgies... Et un lit, un vrai... costaud. Et, tout autour, le silence, la solitude, les deux luxes les plus inouïs du monde moderne... Et le réveil avec votre jardin qui entre par les fenêtres !... Votre jardin, il me fiche chaque fois une de ces envies d'être un grand peintre... plus grand que Bonnard... plus grand que Van Gogh. Enfin, c'est la fraîcheur de la vie, au sortir de la vie pas fraîche... souvent dégueulasse.

JEAN. — Il parle bien, hein ?

JACQUES. — Il faut vous dire, monsieur le professeur, que nous ne possédons pas un radis. Mais, là, pas un. Moi, je couche sur un canapé des plus fatigués dans la petite salle à manger de mes parents et Ingrid partage une chambre au mois avec deux autres demoiselles du Danemark. Je me sauve, monsieur Galone, je ne vous dis pas merci, ni que je vous admire. Mais je vous dis à dimanche.

JEAN. — Ah ! oui, dimanche, je vous attends tous. 5 heures pétant. Et à 8 heures, vous me f... le camp.

JACQUES. — D'accord. Au revoir, monsieur le professeur. Enchanté.

CLAUDE. — Au revoir. Bonne chance !

JACQUES. — Merci.

Il sort.

SCÈNE III

JEAN, CLAUDE

JEAN. — Ils viennent souvent, le dimanche, à une dizaine... Je leur offre du jambon et de la tarte. Et l'on parle métier, on discute le coup. Ce sont des garçons... on n'ose pas dire pleins d'avenir, parce que l'avenir, à l'heure présente... mais enfin, ils savent peindre. Il y en a deux surtout, dont ce petit Jacques...

CLAUDE. — Il est très plaisant.

JEAN. — Oui, il a le désespoir... ou plutôt l'absence d'espoir assez gaie. Ils n'ont pas de chance, les gosses !

CLAUDE. — Non. Toutes les générations ont eu des raisons d'être malheureuses, mais les leurs paraissent particulièrement valables. *(Regardant sa montre :)* Il faut que je sois à mon cabinet à 2 heures...

JEAN. — La consultation de M. le professeur ! *(Et comme Claude avale un petit verre de marc qu'il s'est versé machinalement pendant que Jacques était présent :)* Alors, tu picoles à présent ?

CLAUDE, *riant.* — Oui, je picole. Il me reste une demi-heure à peine à passer avec toi. Je ne m'en irai pas sans avoir vu tes dernières toiles.

JEAN. — Non, mon vieux. Je n'y tiens pas.

CLAUDE. — Tu ne vas tout de même pas me fermer ton atelier !

JEAN. — Absolument. Je ne fais rien de propre, je te l'ai dit.

CLAUDE. — Alors, tes dons ? Perdus, dissipés ?

JEAN. — Mes dons ?... Je suis un fauve qui s'est évadé de la ménagerie et je bénéficiais d'un petit bout de magie qui jetait dans mon affaire je ne sais quoi de provocant... d'un peu mystérieux, mettons. Enfin, je ne peux pas t'expliquer ! Ce qui est sûr, c'est que ça n'existe plus. *(Désignant de la tête le portrait de femme :)* Non, depuis qu'elle a f... le camp ! *(Et comme Claude proteste :)* Je te le garantis. La magie est partie avec Noella. A l'heure qu'il est, je copie Jean Galone.

CLAUDE, *calmement.* — C'est un beau peintre. Nous aimons son ardeur, sa nostalgie... sa tendresse.

JEAN, *comme s'il n'avait pas entendu.* — J'ai beau interroger les objets, les visages, ils ne répondent plus. Pour moi, la nature est devenue muette. Plus exactement, elle m'offre ce que je lui ai déjà pris. Je ne peux plus rien voler.

CLAUDE. — Un beau cas d'autosuggestion !

JEAN. — Possible. Mais je n'y peux rien, et le résultat est là. Je ne tiens même plus à vendre, j'envoie promener les marchands. Il y a un mois, pourtant, j'ai lâché deux toiles. L'intermédiaire me canulait tellement... Et les tableaux s'en allaient à Bogota. Je me suis donné l'excuse qu'on les verrait assez peu. L'acheteur m'a dit poliment : « Vous êtes un enchanteur. » Je lui ai répondu : « Monsieur, si vous trouvez la plus minuscule trace d'enchantement dans ces peintures, je vous les laisse pour rien. » L'intermédiaire a verdi, il a cru que je faisais rater l'affaire.

CLAUDE. — Dis-moi, tu te couches toujours comme les poules ?

JEAN. — A peine mon magnifique repas ingurgité, en route vers mon plumard. Et le plus fort, c'est que je roupille ! Oui, aussitôt ma vieille tête sur l'oreiller.

CLAUDE. — C'est une grande chance.

JEAN, *dont le visage se tend un peu.* — C'est commode. Rudement commode par le temps qui court.

CLAUDE. — Jean, je te retrouve en plein cafard... Non ?

JEAN. — Bien sûr, j'ai le cafard. Je l'ai tous les jours... enfin, tous les soirs. Il se met à grimper, à m'envahir vers les 6, 7 heures... *(Une pause. Reprenant, un peu comme s'il se parlait à lui-même :)* C'était le moment où je posais ma palette, mes pinceaux... le moment où Noella devenait ma seule chose. Oh ! j'avais eu sa présence pendant mon travail... Je l'avais sentie derrière moi guettant la toile... pendant que ça prenait de la gueule. Mais, une fois le boulot terminé, il n'y avait plus qu'elle. Je l'attirais contre moi, je lui disais qu'elle devait s'ennuyer terriblement. Elle me disait que pas du tout, que c'était toute sa joie... Elle me tendait ce visage... saisissant. Je ne sais pas pourquoi je te conte tout ça. C'est bien inutile.

CLAUDE. — Mon garçon, tu t'installes dans une sorte de délectation morose dont tu me diras des nouvelles.

JEAN. — Tant pis. Ne discutons pas là-dessus. Je me trouve très bien ici. J'ai fermé presque toutes les pièces de la maison, j'habite ce salon et l'atelier... et ma chambre, naturellement.

CLAUDE. — Tu ne réponds même plus aux lettres, ai-je lu...

JEAN. — Si c'est on ne peut plus indispensable. De plus, j'ai coupé le téléphone. Et la grille est archi-bouclée.

CLAUDE. — Mais les filles ? Tu ne me diras pas que tu n'en vois pas !

JEAN. — Si, j'en vois. Il faut s'équilibrer, disait le père Puvis de Chavannes. Je vais à Paris ! Pour ça. Ces virées sont purement hygiéniques.

CLAUDE. — Sais-tu, fils, que je pourrais peut-être t'aider ?

JEAN. — M'aider ?

CLAUDE. — Médicalement.

JEAN, *goguenard.* — Quoi ? Tu veux me faire des piqûres contre le cafard ?

CLAUDE. — Pourquoi pas ? Pas seulement des piqûres...

JEAN. — Tu es trop gentil, mon vieux, mais je ne crois pas à ton traitement.

CLAUDE. — Essaie.

JEAN. — Non, je ne me laisserai pas droguer contre une conception innée de la vie... contre mon instinct.

CLAUDE. — Oui, je connais ton point de vue. Ton art ne peut rayonner que s'il est intimement lié à un amour. Dans les intervalles de ta vie sentimentale, le peintre est plus ou moins stérile. Et, cette fois, le cas te semble particulièrement sérieux.

JEAN, *à demi-voix.* — Définitivement sérieux.

CLAUDE. — Eh bien, je suis sûr que tu te trompes. Car si l'on pousse un peu loin ton raisonnement, une œuvre dont tu sois satisfait ne peut être que l'animation... la sublimation du désir — ou de l'acte sexuel.

JEAN. — Là, tu réduis un peu les données. C'est plus général. Mon système ne fonctionne pas sans l'attrait d'une femme auprès de moi... sans que toutes mes minutes soient frôlées par son existence. C'est une infériorité, évidemment. C'est aussi gênant que la nécessité de respirer pour ne pas étouffer.

CLAUDE. — Tu sais bien qu'un jour une autre passion t'affranchira, te rendra à toi-même... Une femme nouvelle, une forme nouvelle...

JEAN. — Non. Aucune forme nouvelle ne me délivrera du passé, de ce bonheur flambé. Je l'ai toujours craint ce qui est arrivé. Elle était trop belle, Noella ! Combien de fois j'ai parié avec moi-même qu'elle me lâcherait ainsi, un jour !

CLAUDE. — Je n'avais pas deviné chez toi cette profondeur d'attachement.

JEAN. — Je ne me promène pas mon cœur à la main. Elle n'est pas remplaçable, voilà tout.

CLAUDE. — Pourquoi, en ce cas, t'obstines-tu à peindre ? A fabriquer des tableaux que tu renies ?

JEAN. — Je suis peintre. Imagines-tu un coup dur qui te retiendrait de faire de la médecine ?

CLAUDE. — Fils, tu continues à barbouiller parce que tu sais au fond de toi que ton inspiration n'est pas morte.

JEAN. — Je l'espère peut-être inconsciemment. Contre tout espoir.

CLAUDE. — Ah ! j'allais oublier !... *(Tirant un journal de sa poche :)* Tu as lu l'article sur toi, de Roubier ?

JEAN. — Un article sur moi ?

CLAUDE. — Très beau, très émouvant. *(Lui tendant le journal :)* Tiens, là.

JEAN, *aussitôt mécontent.* — « La Solitude de Jean Galone. » Qu'est-ce que, diable... *(Il lit quelques lignes...)* Oh ! mais je n'aime pas ça.

CLAUDE. — Lis donc !

JEAN, *qui a parcouru quelques lignes encore.* — Mais c'est indigne !

CLAUDE. — Veux-tu lire !

JEAN, *tout en continuant sa lecture.* — Tu ne comprends pas que c'est indigne ?...

CLAUDE. — Non. Roubier t'admire, il est sensible...

JEAN. — Oua ! oua ! oua ! C'est un em... solennel... et un faux jeton !... Et je me fous de ses compliments !... De quel droit entretient-il le public de ma vie intime ?... Qui est-ce que cela regarde ? A qui ai-je demandé de la compassion ?

CLAUDE. — Finis donc ce papier !

JEAN, *froissant le journal et le jetant dans un coin.* — Pour rien au monde ! A mes yeux, mon cher, c'est une indélicatesse, une intrusion. C'est comme si quelqu'un entrait malgré moi dans ma maison et... *(Criant :)* Entrez !

On avait frappé à la porte. Paraît Madeleine Rony.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADELEINE

JEAN, *stupéfait.* — Qui êtes-vous, madame ?

MADELEINE. — Pardonnez-moi d'entrer dans votre maison, sans...

JEAN. — Mais comment y êtes-vous entrée ?

MADELEINE. — D'abord, j'ai sonné à la grille, mais votre gardien m'a fait un signe des plus négatifs ! Je suis repartie et, un peu plus loin, je suis descendue de voiture et j'ai contourné votre jardin si beau...

JEAN. — Enfin, madame...

MADELEINE. — J'ai fini par découvrir un endroit dans la haie où en écartant très fort les aubépines... Par miracle, je n'ai pas déchiré ma jupe ! *(Touchant sa cuisse et souriant :)* C'est ma jambe qui a été déchirée.

Elle montre son mouchoir plein de sang.

JEAN. — Il faut mettre du mercurochrome tout de suite.

MADELEINE. — Non... je vous en prie...

JEAN, *à Claude.* — C'est ton affaire. *(Il lui tend un flacon qu'il a pris dans un tiroir.)* Vous avez là un médecin ; je ne sais pas ce qu'il vaut...

MADELEINE. — Non, non, je le mettrai moi-même.

JEAN. — Il a déjà vu quelques cuisses de femmes, vous savez !

Il s'est approché de la porte-fenêtre et tourne le dos à Madeleine, qui a relevé sa jupe.

CLAUDE, *accroupi devant elle.* — En effet, c'est assez profond. Tu n'as pas un peu de coton ?

JEAN. — Nous voilà à la clinique ! Oui, j'ai aussi du coton. Je me pique tout le temps en jardinant.

Il donne à Claude un paquet entamé de coton hydrophile.

CLAUDE. — Voilà. Ça brûle un peu ?... Non ?... Ce soir, vous devriez faire appliquer un petit pansement et le garder un ou deux jours. *(Se relevant :)* Mais il n'y a ni épine ni saleté.

MADELEINE. — Je vous remercie tellement. *(A Jean :)* Vous aussi, monsieur.

JEAN. — Il n'y a pas de quoi. Puis-je savoir maintenant pourquoi vous vous êtes introduite chez moi ?

MADELEINE. — Oui. Monsieur Galone, j'ai quelque chose à vous demander et un refus me ferait beaucoup de peine. Voulez-vous faire un dessin de ma tête, de mon visage ?... un de vos masques de femmes ?

JEAN, *sèchement.* — Tout à fait impossible. Je n'accepte aucune commande.

MADELEINE. — Il n'est pas question de cela ! Oh ! je serais ravie d'acquérir ce dessin, si vous vouliez bien me le céder... Mais vous en disposeriez comme il vous plairait.

JEAN. — N'insistez pas, madame. J'ai d'autres choses en train. Et, franchement, cette petite plaisanterie ne m'amuse qu'à demi.

MADELEINE. — J'ai commis une grave indiscrétion, je le sais et je m'en excuse...

JEAN. — Je vous en suis reconnaissant. Je vais faire renforcer cette haie. Et comment !

MADELEINE. — Ne me renvoyez pas ! C'est pour moi une chose... importante.

JEAN, *goguenard.* — Vous avez parié avec des amis que je m'exécuterais ?

MADELEINE. — Non, non ! Personne ne sait que je suis ici.

JEAN. — C'est difficile à croire.

MADELEINE. — Venez à mon secours, monsieur le professeur.

JEAN. — Vous vous connaissez !

CLAUDE, *à Madeleine.* — Je suis certain de vous avoir rencontrée. Il ne faut pas m'en vouloir, je n'arrive pas à mettre un nom sur ce joli visage.

MADELEINE. — Vous êtes tout pardonné.

CLAUDE. — Cela devait être à un dîner...

JEAN. — Evidemment !

CLAUDE, *à Madeleine.* — N'avons-nous pas dîné ensemble chez M^me^ Frestater ?

MADELEINE. — Laissez cela, docteur, et dites à votre ami que je connais son œuvre, toute son œuvre, et que ma figure l'amusera. Je la connais bien aussi, ma figure. Il la traitera dans sa manière à lui, incisive, un peu triste...

CLAUDE. — Qu'en dis-tu ?

JEAN. — Je ne comprends rien à ce manège. Et, en fait de portrait, je fais précisément celui d'un chêne... d'un chêne solitaire. Je me suis promis de le finir aujourd'hui.

CLAUDE. — Il sera là demain, ton chêne. Allons, Jean, descends de ton socle.

JEAN. — Non.

MADELEINE, *simplement.* — Vous me peinez.

CLAUDE. — Tu nous ennuies à la fin ! Voilà une jeune femme très belle, avec de grandes et gracieuses manières... qui arrive jusqu'à toi de la façon la plus originale et n'ayant pas hésité à faire le voyage de Paris à Ville-d'Avray. Elle te demande de faire un crayon qui te prendra très peu de temps... Je jurerais que ses intentions ne sont pas équivoques !... Malheureusement pour toi. Et tu es là, en train de jouer un personnage grotesque.

JEAN. — Tu trouves ?

CLAUDE. — Si tu pouvais te voir ! Dépêche-toi, mon vieux.

MADELEINE. — Soyez généreux.

JEAN. — Un moment.

Il sort par la porte donnant sur le petit escalier.

SCÈNE V

MADELEINE, CLAUDE, puis JEAN

MADELEINE. — Il accepte ?

CLAUDE. — Il semblerait. Il fait brr... mais c'est un brave homme.

MADELEINE. — Quelle gratitude je vous dois, docteur.

CLAUDE. — Je n'en mérite aucune. Mais pourquoi êtes-vous si attachée à ce portrait ?

MADELEINE. — Une question... tout à fait personnelle.

CLAUDE. — Dites-moi au moins qui vous êtes.

MADELEINE, *riant.* — N'importe qui !

CLAUDE. — Je vous préviens que je téléphonerai à M^me^ Frestater.

MADELEINE. — Si vous voulez. Mais elle m'aura certainement oubliée ! Il y a un an que je ne sors plus. *(Jean reparaît, portant des crayons et une petite planche sur laquelle un papier est fixé avec des punaises.)* Que je suis heureuse !

JEAN. — Minute ! Dussé-je paraître encore plus grotesque à Monsieur, je pose trois conditions. Deux vous concernant, jeune dame ; et toi, tu devras te plier à la troisième.

CLAUDE. — Moi ?

JEAN, *à Madeleine.* — Primo, j'ai une heure à vous donner. Pas une seconde de plus.

MADELEINE. — Sur un signe de vous, je disparaîtrai.

JEAN. — Secundo, en aucun cas vous ne me demanderez d'acheter ce dessin.

MADELEINE. — C'est promis.

JEAN. — Qui d'ailleurs n'en sera pas un, mais une rapide esquisse... *(A Claude :)* A toi, mon brave. Tu veux du bien à cette apparition ? Alors, tu vas nous danser ta fameuse danse du scalp.

CLAUDE. — Tu te fiches de moi ?

JEAN. — Pas de danse, pas de dessin.

CLAUDE. — Tu es immonde. Je ne le ferai pas.

MADELEINE. — Docteur !

CLAUDE, *à Madeleine.* — Il s'agit d'un french cancan, d'un lamentable french cancan que j'ai eu la faiblesse...

JEAN. — Aucune faiblesse. Tu es très fier de ton numéro. Ah ! combien de fois l'ai-je vu !... *(Avec une ironique courtoisie :)* Toujours avec plaisir. *(Choisissant un disque :)* J'ai ton disque là.

CLAUDE, *à Madeleine.* — Monsieur a fait une vingtaine de croquetons de cette basse pitrerie. Il n'a qu'à fouiller dans ses cartons et à vous les montrer.

JEAN, *qui a placé le disque sur le gramophone.* — Tu danses ou tu ne danses pas ?

MADELEINE. — Ne m'abandonnez pas, docteur ! J'adorerais le voir, ce cancan !

JEAN, *d'un ton engageant.* — Mon cher professeur...

— S'agissant pour moi de faire l'imbécile, il vaut mieux que je m'exécute tout de suite. Allez, mets ton disque ! *(Jean met le gramophone en marche. A Madeleine :)* Vous savez, il y a des années que je ne me suis pas dégradé de la sorte, et je crains...

JEAN. — Intimidé ?... Nous serons très indulgents. *(A Madeleine :)* Asseyez-vous.

Madeleine et Jean se sont assis. Claude danse avec beaucoup de drôlerie un cancan de fantaisie. Ses pas l'amènent successivement devant Jean et Madeleine.

MADELEINE. — C'est hallucinant ! Vous êtes un mime extraordinaire !... *(Claude a arrêté le pick-up.)* Bravo ! Je suis éblouie. *(A Jean :)* Pourquoi des croquis seulement ? Pourquoi pas un tableau très fort, très poussé...

CLAUDE. — Parfaitement, que l'on exposerait chez André Weil et que je pendrais ensuite dans mon salon, pour impressionner les clients.

JEAN. — Tu as fait des progrès. Tu dois répéter le matin à la Pitié !

CLAUDE. — Je suis en retard ! *(A Madeleine :)* Au revoir, madame ; tous mes vœux.

MADELEINE. — Merci. Au revoir.

CLAUDE, *à Jean.* — Je te laisse avec ton séduisant modèle. Tâche de te distinguer.

JEAN. — Et toi, va vendre des hormones à tous ces braves gens qui t'attendent.

CLAUDE. — A propos, viens me voir. Avec ton cœur ! *(Consultant son carnet :)* A tout hasard, je te signale que je n'ai pas d'invitation à dîner jeudi.

JEAN. — Alors, tu veux que je t'invite, moi ?

CLAUDE. — Non, mon ami. Si tu t'amènes vers 8 heures moins le quart, je t'écouterai, et ensuite je te nourrirai.

Il a gagné la porte.

JEAN. — D'accord.

CLAUDE. — Qu'allais-je faire ?... Nos adieux. *(Revenant se placer devant Jean assis :)* Au revoir, fils.

Jean lève la tête. Claude lui prend le nez entre le pouce et l'index, dépose sur sa joue un baiser puis se retire.

JEAN. — Au revoir.

SCÈNE VI

JEAN, MADELEINE

MADELEINE, *riant.* — Quel est ce cérémonial ?

JEAN. — Une blague de vingt-cinq ans ou plus. Une tradition puérile. Claude est mon plus vieil ami. Il est même mon seul ami. J'ai dégoûté tous les autres. C'est la vérité. Voulez-vous vous asseoir ici ?

Il désigne parmi les fauteuils qui entourent le guéridon celui qui est le plus près du centre du théâtre, puis prend le sac de Madeleine et va le poser sur la table du fond.

MADELEINE, *qui regarde de l'autre côté de la scène.* — C'est une de vos premières tapisseries, je crois ?

JEAN, *qui est revenu à elle.* — Oui, c'est vieux. Mettez-vous là ! *(Elle s'assoit, tournant le dos à la tapisserie.)* C'est cela... Accoudez-vous... Non ! renversez-vous un peu et regardez vers le jardin. Voilà. *(Il va se camper dos aux fenêtres et regarde avant de commencer à dessiner.)* Très bien !

Il jette deux ou trois traits.

MADELEINE. — Il est merveilleux votre jardin. Puis-je vous poser une question ?

JEAN. — Une seule.

MADELEINE. — J'ai tourné autour du jardin longtemps... très longtemps... et j'ai entendu des chants... enfin, des chansons... C'était vous, n'est-ce pas ?

JEAN. — Claude et moi. Deux barytons. On est tous les deux le meilleur.

MADELEINE. — Vous ne voulez pas me chanter quelque chose ? Vous m'avez déjà offert une danse.

JEAN. — C'est curieux ce que vous me proposez là.

MADELEINE. — Pourquoi ?

JEAN. — Autrefois je chantais assez souvent en peignant. Ça ne m'est pas arrivé depuis longtemps.

MADELEINE. — Vous n'aimez plus ?

JEAN. — On va voir.

Il se met à chanter. Le rideau tombe.

DEUXIÈME TABLEAU

Quatre heures plus tard.

SCÈNE UNIQUE

JEAN, MADELEINE

Le jour a baissé. Il est environ 6 heures du soir. Madeleine pose toujours. Jean est à la même place, mais il fait d'elle non plus un dessin, mais une peinture à l'huile. Il a ins- une toile sur un chevalet ; ses mains tiennent palette et pinceaux. Tout en peignant, il parle, s'arrêtant parfois pour mieux examiner la toile ou le modèle.

JEAN. — Oui, le Pacifique a été une grave erreur. Quelle bêtise de croire que les changements de décors changent les idées !

MADELEINE. — Mais la nature qui vous a été révélée là-bas ?... Tout ce que vous avez vu pour la première fois ?

JEAN. — Je n'ai rien vu. Je regardais derrière moi. D'ailleurs, aurais-je fait ce grand voyage dans les conditions les plus favorables que ça n'aurait rien changé. J'ai l'Ile-de-France dans les yeux... dans les doigts !...

MADELEINE. — C'est vrai ! Même dans vos portraits on sent la lumière de Paris.

JEAN. — Qui est unique. Allez en Normandie, en Bourgogne, vous ne rencontrez pas cette fluidité... cette transparence argentée... Ni cette jolie modération.

Un silence. Il peint.

MADELEINE, *doucement, d'une voix lointaine.* — Combien de temps avant avez-vous su que Noella allait mourir ?

JEAN, *posément.* — Cinq mois.

MADELEINE. — Ah ! *(Une légère pause.)* Et elle ne se doutait de rien ?

JEAN. — Si. Elle a deviné très vite. D'abord, nous nous sommes joué la comédie. Mais un soir, très calmement, elle m'a dit : « Bientôt je ne te verrai plus. » *(Un silence. Il peint.)* Après, nous avons parlé plusieurs fois de cette échéance. Elle m'a arraché la promesse que je continuerais à travailler, à faire de mon mieux.

MADELEINE. — Vous avez dû passer là des jours...

Elle hésite.

JEAN. — Des jours difficiles. *(D'un ton presque dégagé :)* Tenez, les gris de l'Ile-de-France, même quand le ciel est sali, ils vous gardent leur élégance. Rien n'est vulgaire ici. La pierre est jolie. Et ces ardoises bleutées, très tendres... *(Posant brusquement les pinceaux et la palette :)* Là, j'ai fini.

Il va s'asseoir.

MADELEINE, *venant regarder le tableau.* — Comme c'est beau !

JEAN. — Beuh !

MADELEINE. — Si, c'est fort et attirant... Et, on ne sait comment, plein de nostalgie...

JEAN. — Ah ! oui, ma fameuse nostalgie ! J'en aurai entendu parler.

MADELEINE. — Je suis contente. Je vous remercie de tout mon cœur. *(S'approchant de lui, un peu intimidée :)* Je crois que je vais me sauver maintenant.

JEAN. — Déjà ! Vous êtes si pressée ?

MADELEINE. — Mais non ! Mais vous devez être fatigué...

JEAN, *avec un peu de lassitude.* — Pas trop.

MADELEINE. — J'ai eu tort, je crois, de vous reparler de... d'autrefois...

JEAN. — Quelle idée ! C'est moi qui avais commencé. Cette journée ressemble si peu au long

silence qui l'a précédée. J'ai revu Darois... Et puis, vous avez parachuté là-dedans. Et il se trouve que vous êtes sympathique. Je ne suis pas communicatif, en général.

MADELEINE. — Vous me touchez beaucoup.

JEAN. — Eh bien, mettez-vous là.

Il s'est levé. Il avance un fauteuil.

MADELEINE, *s'asseyant.* — Vous êtes sûr que je ne vous ennuie pas ?

JEAN. — Vous êtes sûre que vous n'êtes pas attendue ?

MADELEINE. — Personne ne m'attend.

JEAN. — Vous dînez bien avec quelqu'un ?

MADELEINE. — Je dînerai dans mon lit. *(Souriant :)* Et toute seule !

JEAN. — C'est austère. J'ai cru comprendre que vous étiez mariée...

MADELEINE. — Mon mari est en Italie avec la dame de ses rêves, qu'il épousera dès que nous serons divorcés.

JEAN. — Vous divorcez ? Moi aussi je me suis marié et j'ai divorcé. On fait souvent les deux. Vous n'avez pas été mariée longtemps...

MADELEINE. — Douze années, dont certaines assez agréables. Les premières, bien entendu !

JEAN. — Et après les premières ?

MADELEINE. — La suite banale. Il a repris sa liberté, comme on dit, en me rendant amicalement toute la mienne.

JEAN, *ironiquement.* — Dont vous n'avez pas usé.

MADELEINE. — Si. *(Une pause.)* Avec modération. Vous savez, la modération de l'Ile-de-France !

JEAN. — Vous êtes une personne très raisonnable.

MADELEINE. — Je n'en suis pas certaine. Mais pour devenir déraisonnable il faut... un motif. Et les motifs sont rares. Enfin, j'ai entendu beaucoup de musique... regardé beaucoup de peinture.

JEAN. — Vous connaissez la peinture. Si ! Assez remarquablement. *(Se levant :)* Que voulez-vous boire ?

MADELEINE. — Un verre d'eau, avec grand plaisir.

JEAN. — J'ai du porto, du whisky...

MADELEINE. — Non, de l'eau, vraiment.

JEAN. — C'est comme moi. Avec un demi-citron pressé ?

MADELEINE. — Parfait ! *(Se levant et allant à lui rapidement :)* Monsieur Galone, vous m'avez fait un immense plaisir. Maintenant, accordez-moi une grâce. Laissez-moi chercher ces deux verres d'eau.

JEAN. — Quelle idée !

MADELEINE. — Je vous en prie !

JEAN. — Vous ne pourrez pas trouver. Il faut aller à la cuisine...

MADELEINE, *riant.* — Mon Dieu, que ça doit être compliqué ! Je vais tenter ma chance.

Elle sort par la porte de droite. Jean la suit un instant des yeux, puis il va regarder la toile.

Jean, *seul.* — Pas mauvais ! On dirait que ça vibre un peu. *(Il fait une retouche avec son doigt. Chantonnant :)* Tra... la... la... la... Il faudrait une autre séance... *(Un temps.)*... Non !... *(Un temps.)* Non, non ! Le modèle ne compte pas là dedans !... Un peu d'imagination mêlée au souvenir fera bien mieux. *(Madeleine reparaît portant sur un petit plateau une carafe d'eau, deux verres, un citron coupé en deux, un sucrier. Jean, ayant refermé la porte derrière elle :)* Où avez-vous déterré ces petits napperons ?

MADELEINE. — Dans un tiroir.

JEAN. — Il n'y a que les femmes pour...

MADELEINE. — Pour servir les hommes. *(Elle a posé le plateau sur une petite table.)* Je citronne ?

JEAN. — Vous le ferez mieux que moi, certainement. Ah ! vous n'avez pas trouvé le presse-citron !

MADELEINE, *lui tendant un verre.* — Pardon ! Voilà de l'eau très fraîche.

JEAN. — Merci. Et maintenant le modèle m'expliquera-t-il pourquoi il a pénétré de force dans mon jardin ?

MADELEINE. — Je vous l'aurais dit tout de suite si je vous avais trouvé seul.

JEAN. — Je suis seul et je vous écoute.

MADELEINE. — Vous connaissiez très bien Sébastien Delcreux ?

JEAN. — Très ! Nous étions de vrais amis. Je le tiens pour un grand romancier...

MADELEINE. — Sébastien rêvait d'avoir ce dessin de ma tête.

JEAN, *à demi-voix.* — Ah ! c'était vous !

MADELEINE. — Le 9 juillet, l'année dernière, je devais partir le soir pour le Midi... j'allais passer quelques jours chez une amie... A mon réveil, j'ai trouvé des fleurs apportées par son domestique avec une petite lettre. Quand je l'ai ouverte, Sébastien n'était plus. Il était mort cette nuit-là, d'un étouffement.

JEAN. — Oui, son cœur avait lâché. Il était menacé depuis longtemps.

MADELEINE. — La veille il allait assez bien. Je lui avais annoncé mon petit voyage avec précaution. Je savais que la nouvelle ne lui ferait pas grand plaisir...

JEAN. — C'était donc vous celle dont il me parlait si affectueusement avec peut-être un peu de mélancolie... Non ?

MADELEINE. — Peut-être. Je lui étais très attachée... mais...

Elle hésite.

JEAN. — Mais il vous aimait pour tout de bon. Et vous, vous n'étiez pas amoureuse de lui. Ces choses-là se passent sans fin.

MADELEINE. — Il m'a laissé un remords dont je commence seulement à me remettre.

JEAN. — Quel remords ? Il était condamné. Il le savait.

MADELEINE. — Même si je n'ai pas abrégé sa vie d'une minute... *(S'interrompant :)* Ce mot qu'il m'avait écrit avant de se coucher pour mourir était court, terriblement court. Il disait seulement : « Si peu de jours à vivre, et tant de jours à vivre loin de toi. »

JEAN, *très bas.* — Ah !

MADELEINE. — Jamais, avant, je n'avais entendu de lui quelque chose ressemblant à une plainte.

JEAN. — Vous avez embelli la fin de sa vie.

(Et comme elle proteste :) Pardon, je me souviens de nos conversations !

MADELEINE. — Non, précisément ! J'aurais pu l'embellir.

JEAN, *doucement.* — Avec de l'amour ! Vous n'en aviez pas à lui donner.

MADELEINE. — J'aurais pu lui donner du temps... plus de temps. Oh ! j'allais le voir assez souvent, mais jamais je ne lui ai sacrifié un vernissage, un cocktail, un dîner... une heure.

JEAN. — Les sacrifices, vous savez !... ce n'est pas avec ça qu'on donne du bonheur.

MADELEINE. — Vous avez raison. Et je commence à me débarrasser de cette obsession.

JEAN. — Que vous avait-il écrit au juste ?

MADELEINE. — Ce dernier billet ?... « Si peu de jours à vivre... » Il ne lui en restait pas un seul !

JEAN. — « Et tant de jours ?... »

Il l'interroge du regard.

MADELEINE, *achevant la phrase.* — « ... A vivre loin de toi. »

JEAN, *sourdement.* — « Et tant de jours à vivre loin de toi... » *(Il demeure pensif un court instant, puis d'un autre ton :)* Ce que je saisis mal, c'est que vous ne soyez pas venue poser il y a longtemps. Sans vous connaître, j'avais accepté de faire une tête.

MADELEINE. — Je sais. J'avais peur.

JEAN. — Peur ?

MADELEINE. — Peur de vous. J'ai tellement admiré, regardé votre peinture !

JEAN. — Alors ?

MADELEINE. — J'avais peur de votre œil... Et aussi peut-être de votre ironie fort connue. Je ne sais plus bien ! Je ne suis pas très sûre de moi. Malgré l'apparence.

JEAN, *moqueur.* — Aujourd'hui cependant...

MADELEINE. — Je sais ! Eh bien, aujourd'hui, j'avais puisé mon audace... ou mon toupet, mon impertinence... comme il vous plaira !... enfin, le courage de faire ce que j'ai fait, dans un grand article sur vous.

JEAN. — Pas celui de Roubier ?

MADELEINE, *déconcertée par le ton.* — Si !

JEAN. — Comme inspiration !... Il est déplaisant, cet article !

MADELEINE. — Oh !... Les dernières lignes m'ont bouleversée.

JEAN. — Je ne l'ai même pas fini. C'est une dégoûtation qu'un écrivain comme Roubier vienne cambrioler un malheur privé pour y voler de la copie. Et comment pourrait-il deviner ce que... *(Tout en parlant il a ramassé le journal et il lit le dernier paragraphe de l'article. Plus conciliant :)* Heu... oui... j'admets que la fin est assez... assez...

MADELEINE. — Elle est touchante ! Elle m'a portée jusqu'ici. J'ai pensé que votre solitude ne me repousserait peut-être pas. Maintenant je suis soulagée d'un poids très lourd. Les femmes sont enfantines.

JEAN. — Enfantines ? Vous voulez dire graves, soucieuses de ce qui compte vraiment, Dieu merci ! *(S'asseyant près d'elle :)* Les femmes sont très bien ! C'est un des meilleurs sexes connus. En tout cas, c'est le seul avec lequel je me sois plu et entendu.

MADELEINE. — Votre art merveilleux nous prête des grâces, des rêves qui n'existent guère.

JEAN, *gouailleur.* — Vraiment ?... Je ne croyais pas ma peinture si léchée !

MADELEINE. — Oh !

JEAN. — Les femmes, je les vois comme des fleurs qui tombent de là-haut... lentement. Et les types, ceux qui aiment... ce que j'aime, courent, le nez en l'air, en tendant leurs chapeaux. Ils sont maladroits, comme de juste, ils ratent souvent une belle fleur pour essayer d'en attraper une moins belle... qu'ils ratent aussi quelquefois. Enfin, de temps en temps, il leur en tombe dans le chapeau une épatante — une rose.

MADELEINE. — Mais ce que vous me racontez là, c'est votre grand tableau de l'Art Gallery de Chicago ! *L'Homme sous le balcon qui tend son chapeau !*

JEAN. — Comment, vous connaissez même celui-là ?

MADELEINE. — Même celui-là ! C'est un chef-d'œuvre.

JEAN. — Il est assez réussi. J'ai un peu volé le haut de forme à Goya.

MADELEINE. — Il est admirable, votre chapeau haut de forme, avec un tout petit rebroussis de poils, travaillé en gris et blanc...

JEAN. — Et après tout il n'y a pas que Goya qui ait le droit de peindre un haut de forme. Hein ?

MADELEINE. — En somme, pour vous, les femmes sont... les roses du ciel.

JEAN. — Pas mal !

MADELEINE, *riant, protestant.* — Oh ! oh !

JEAN. — Vous dites des choses très jolies. Savez-vous que j'ai une forte envie de vous garder à dîner ? Il n'est pas riche, le dîner. Mais telle que je vous connais, à présent, vous saurez bien déterrer un supplément dans le réfrigérateur. Et après, si vous voulez, je vous montrerai des Jean Galone, puisque vous avez la naïveté d'aimer ça. J'en ai quelques-uns là-haut... dans ma chambre, assez bien choisis... des anciens. Ça va ? *(Un silence.)* Que se passe-t-il ?

MADELEINE. — Je réfléchis.

JEAN. — Ne réfléchissez donc pas ! *(Lui prenant le poignet.)* Restez ! Vous me ferez plaisir.

Un temps.

MADELEINE, *le regardant et doucement.* — Non.

JEAN. — Parce que ?

MADELEINE. — Il faut que vous dîniez maintenant et que vous alliez dormir, comme chaque soir.

JEAN. — Ne dis donc pas de bêtises ! Reste ! *(Avec un geste pour l'enlacer :)* Si, reste.

MADELEINE, *fermement.* — Vraiment, non.

JEAN, *se rejetant en arrière dans un léger mouvement de dépit.* — Comme il vous plaira, madame et chère intruse.

MADELEINE. — Ne me faites pas de peine. A l'instant, j'ai été tentée, je crois, de vous écouter et de rester, mais...

JEAN. — Bien le merci ! Je n'ai pas besoin de consolation.

MADELEINE, *se levant assez vivement.* — Mais regardez-moi ! Je suis une grande fille bien bâtie... Je n'ai rien d'un spectre.

JEAN. — Comment ?

MADELEINE. — Je ne veux pas jouer le spectre de la rose. *(Bien plus doucement :)* Il faut que vous attendiez. Le temps venu, vous trouverez mieux qu'un spectre.

JEAN, *qui s'est ressaisi.* — Je vous ai offensée ?

MADELEINE. — Parce que vous m'avez une seconde désirée ? Certes, non !

JEAN. — Eh bien, ma chère, je regrette beaucoup la jolie soirée que je n'aurai pas. Cela dit, je suis obligé de vous approuver. J'essaie parfois de me tromper moi-même, d'escamoter mon heure la moins... enfin cette heure-ci. Mais plaisir d'amour ne dure qu'un moment !... Et ce moment-là... sans rêve, sans écho, ce n'est pas à vous qu'on peut le demander ! Vous, vous avez droit... *(levant les mains)* à la grande musique !

MADELEINE, *avec un geste vers la pièce.* — Ç'a été très charmant. Au revoir.

JEAN. — Au revoir... Ah ! si j'avais besoin d'une autre séance...

MADELEINE. — Assurément. Vous me téléphoneriez.

JEAN, *désignant un appareil.* — Je ne peux téléphoner qu'à mon jardinier. Ma ligne s'arrête à la loge.

MADELEINE. — Eh bien, je vais vous laisser mon adresse.

Elle cherche des yeux un bloc-notes.

JEAN, *lui tendant une feuille de papier et un pinceau.* — Vous pouvez la peindre !

MADELEINE, *riant.* — Ma première fresque !

JEAN. — Mettez votre nom aussi ! Pour l'adresse ça peut être utile.

MADELEINE. — Voilà.

JEAN. — Je vous accompagne jusqu'à votre voiture.

MADELEINE. — Je vous l'interdis absolument.

JEAN. — Oh !

MADELEINE. — Je veux sortir comme je suis entrée. Par cette porte, et toute seule. Passez-moi cette coquetterie.

JEAN. — Soit. Attendez ! *(Il sonne au téléphone intérieur.)* « Alexandre ?... Ouvrez la grille à une dame qui va sortir. *(Avec un peu d'impatience :)* Oui, à une dame qui est ici avec moi et qui va sortir ! » *(Il raccroche. A Madeleine :)* Il se demande dans quelle plate-bande vous avez pu pousser tout d'un coup.

MADELEINE. — Vous guérirez, Jean, et une autre rose tombera dans le chapeau.

Il secoue la tête négativement. Elle fait un signe d'affirmation, lui envoie un baiser de deux doigts et sort.

JEAN, *resté seul, demeure un instant sur place, puis va lire l'adresse de Madeleine.* — Connais pas du tout. *(Il jette un coup d'œil sur la toile, l'enlève du chevalet et la pose contre le mur.)* Bonsoir ! *(Se dirigeant vers les marches :)* A la soupe... Je n'ai pas faim. Couchons-nous. *(Il gravit le petit escalier, sur le palier ; il se retourne vers le portrait de Noella et d'une voix neutre :)* Et tant de jours à vivre loin de toi.

Il baisse la tête et sort.

RIDEAU

ACTE II

Au mois de mars, environ deux ans et dix mois après le premier acte. Un salon élégant à Paris. C'est le soir. A gauche, une grande fenêtre dont les rideaux sont fermés. Au fond, à gauche, une petite porte à un battant, puis une belle cheminée au milieu du mur. A droite, une porte à deux battants. Plus à l'avant-scène, un canapé. Quelques tableaux et de beaux meubles.

PREMIER TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, CLAUDE

Claude est assis dans un fauteuil. Il lit une page de manuscrit, et Madeleine, appuyée sur le dossier du fauteuil, se penche sur lui.

CLAUDE. — C'est traduit de la façon la plus exacte et la plus élégante. *(Madeleine rit.)* Sérieusement !... Vous devriez écrire, madame, je vous le répète. Écrire pour votre compte, faire ce roman dont vous avez le plan.

MADELEINE. — Vous êtes très gentil, docteur.

CLAUDE, *qui a poursuivi sa lecture.* — C'est parfait ! *(Retirant ses lunettes :)* Il n'y a pas un médecin au monde qui possède dans un style pareil les notes de ses confrères étrangers.

MADELEINE. — Ne vous moquez pas de moi, tout de même ! Regardez... là je n'ai pas pu trouver le mot...

CLAUDE. — Il n'y a pas d'autre mot. Nous l'employons indifféremment dans toutes les langues.

MADELEINE. — Un coup de veine !

CLAUDE. — Vous êtes merveilleuse. Je ne sais pas, madame, comment vous remercier.

MADELEINE. — Mais je travaille pour moi ! Enfin, pour ma réputation à vos yeux, mon cher professeur ! Toutes les belles dames que vous avez distinguées vous ont rendu de ces humbles services. Je ne veux pas être la crétine du troupeau.

CLAUDE, *lui saisissant la main, l'attirant, l'embrassant.* — Tu es un amour ! Tu es ce qu'il y a de plus charmant.

MADELEINE. — Pff !

CLAUDE. — Ne faites donc pas : Pff ! Suis-je un savant, oui ou non ?

MADELEINE. — Un grand savant.

CLAUDE. — Je répète donc : tu es ce qu'il y a de plus charmant. C'est compris ?

MADELEINE. — C'est compris. On s'instruit auprès de vous.

CLAUDE, *regardant sa montre.* — A quelle heure vient-elle ?

MADELEINE. — Suzanne ? A 7 heures.

CLAUDE. — A 7 heures un quart, j'ai une consultation... à 10 minutes d'ici, rue de Courty.

MADELEINE. — Une chose grave ?

CLAUDE. — Je ne sais pas au juste. Je suis appelé par Zambeau, qui est un très bon clinicien. Je serai de retour avant 8 heures.

MADELEINE. — Où m'emmenez-vous dîner ?

CLAUDE. — *Escargot d'Or ?*

MADELEINE. — Tu es d'une gourmandise !

CLAUDE. — Et puis, si nous allions au Lido ? Une soirée de détente. Il paraît que le spectacle est extrêmement amusant.

MADELEINE. — Et l'on pourra danser un peu.

CLAUDE. — Exactement.

MADELEINE. — Grosse journée, vous ?

CLAUDE. — Je n'ai pas arrêté. Non... Excepté pour me sentir par instant... inquiet.

MADELEINE. — Inquiet... Tu ne me diras pas que tu as été triste après...

Elle s'arrête.

CLAUDE. — Après notre nuit chez moi ? Oui.

MADELEINE. — Qu'est-ce qu'il y a, Claude ?

CLAUDE. — Je serais vaguement jaloux que cela ne me surprendrait pas outre mesure.

MADELEINE. — Jaloux ! Jaloux de qui ? *(Il ne répond que par une moue.)* De Jean ? De Jean que je quitte pour toi !

CLAUDE. — Tu ne l'as pas encore quitté.

MADELEINE. — Pour toi que j'épouse.

CLAUDE. — Tu ne m'as pas encore épousé.

MADELEINE. — A moins que tu ne changes d'avis, ce sera fait avant un mois. Je ne comprends pas.

CLAUDE. — Ça me semble trop beau, trop difficile !... Tiens, un million de fois plus difficile que l'internat. Je ne peux pas m'imaginer que tu puisses être libre ni nous voir mariés et partant pour ce voyage aux États-Unis. Je ne peux pas !

MADELEINE. — C'est ce qui t'attend, cependant !

CLAUDE. — Tu ne te fâcheras pas, Madeleine ?

MADELEINE, *surprise.* — Non...

CLAUDE. — Et tu ne me feras pas tes beaux yeux de reproche ?

MADELEINE. — A quel propos ?

CLAUDE. — Écoute... tu es sûre que de ton côté c'est fini ? Qu'il n'y a plus rien en toi pour Jean ?

MADELEINE. — Oh !... Que veux-tu que je réponde ?

CLAUDE. — Je sais. Tu n'es pas une femme... qui...

Il n'achève pas.

MADELEINE. — Parle-moi !

CLAUDE. — Madeleine, la nuit dernière, quand tu étais près de moi, j'ai pensé... et ce n'est pas la première fois... Ah ! laissons cela !

MADELEINE, *le pressant.* — Mais non ! Quoi ? Qu'as-tu pensé ?

CLAUDE. — Qu'il y a des baisers très doux qui ne veulent pas dire : « Je t'aime », qui veulent dire : « J'espère que je t'aimerai »...

MADELEINE. — Tu me désoles !

CLAUDE. — Des baisers qui disent : « Comme je voudrais oublier d'autres baisers ! »

MADELEINE. — Oh ! Claude ! Quelle raison au monde peux-tu avoir de douter de...

CLAUDE. — Aucune. Je me trompe ? Je suis idiot ?

MADELEINE. — Tu es absolument idiot.

CLAUDE, *bouffonnant.* — Je suis absolument idiot ? Je suis ivre de joie ! Il faut bien, de temps à autre, payer sa rançon. Je plonge si souvent dans cet avenir que tu m'offres, de bonheur, de travail en commun, de gaieté...

MADELEINE. — D'amour.

CLAUDE. — D'amour.

Un temps.

MADELEINE. — Tu étais d'accord, mon chou, pour qu'on ne dise rien à Jean avant qu'il ait terminé cette grande fresque à laquelle, pour une fois, il attache de l'importance.

CLAUDE. — Mais je suis toujours d'accord.

MADELEINE. — Veux-tu que je brusque les choses ?

CLAUDE. — Non. J'aurais préféré, tu le sais, que cette explication ait lieu plus tôt... au début, et lui parler moi-même.

MADELEINE. — Ça, c'était impossible !

CLAUDE, *avec fermeté.* — En tout cas, tenons-nous-en à ce que nous avons décidé. D'ailleurs, le délai est si court maintenant.

Un temps.

MADELEINE, *un peu craintivement.* — C'est un peu ennuyeux de me déprécier tout le temps à tes yeux, mais pour ta tranquillité, je te le dis une fois de plus, Jean n'a jamais tenu à moi. Jamais ! Et maintenant il se détache tout à fait. Hier il a couché à Ville-d'Avray ; cette nuit il y reste encore.

CLAUDE. — Il travaille tard et il veut s'y remettre à l'aube.

MADELEINE. — Oui, oui, sans doute. Enfin je ne l'ai pas vu ni même entendu depuis deux jours. Il n'a pas demandé de mes nouvelles, il me fait téléphoner de la poste par sa domestique qu'il ne viendra pas. C'est la fin. Tu riras de tes scrupules quand tu verras comme Jean accepte facilement cette rupture ou, plutôt, ce dénouement — qu'il souhaite, à mon avis, consciemment ou inconsciemment.

CLAUDE. — Tu ne crois pas que cette révélation le blessera dans son orgueil ? Il est à mille lieues d'un pareil soupçon.

MADELEINE. — Chéri, ne te tourmente pas !... Je te répète que...

CLAUDE, *l'interrompant.* — C'est toi que je tourmente ! *(La prenant dans ses bras, l'embrassant tout près de la bouche :)* Je t'adore et je te demande pardon.

MADELEINE. — Pardon !

CLAUDE. — Je suis fatigué, j'aurais dû garder pour moi mes préoccupations. Rien ne m'importe. Je t'adore !

Il desserre soudain son étreinte.

MADELEINE. — Tu fais une drôle de figure quand tu m'adores !

CLAUDE. — C'est que je me demandais... Je crois, en vérité, que c'est la première fois que je dis ces mots-là à une femme : je t'adore ! Je consulterai soigneusement mes souvenirs et je te communiquerai le résultat de mes recherches.

MADELEINE. — Quel qu'il soit, ne te gêne pas pour me le redire, le mot en question. Et puis ne me lâche pas tout à coup quand tu m'embrasses. J'ai failli tomber.

CLAUDE. — Je suis distrait comme tous les penseurs. *(Il regarde sa montre.)* Tu as vu Suzanne cet après-midi ?

MADELEINE. — Quelques minutes. Revue plutôt. Après neuf années de séparation. Nous étions un peu émues toutes les deux. On a sonné ! C'est elle !

Elle ouvre la porte et revient, poussant Suzanne par les épaules.

SCÈNE II

LES MÊMES, SUZANNE

MADELEINE. — Claude, je vous présente ma plus ancienne et ma bien chère amie, Suzanne Langlois.

SUZANNE. — Bonsoir, monsieur de professeur.

CLAUDE, *lui tendant la main.* — Je suis heureux de vous rencontrer enfin, mademoiselle. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

SUZANNE. — Mama... Oh ! pardon, Madeleine a dû être très partiale ! Nous sommes de terriblement vieilles copines. L'enfance, le pensionnat, le départ dans la vie, tout cela nous l'avons vécu côte à côte, sans jamais nous quitter.

MADELEINE. — Tu me quittais joliment pour travailler ! Elle a fait ses études avec une ferveur ! Et elle n'a eu de cesse qu'elle ne parte pour l'Indochine, où elle s'est dévouée corps et âme, c'est le cas de le dire.

SUZANNE. — N'en jette plus !

CLAUDE. — Je le sais. Je sais que vous avez rempli là-bas un rôle civil de missionnaire.

SUZANNE, *riant.* — Oh ! docteur, moi une missionnaire !... J'étais une infirmière, tout bonne-

ment, faisant un peu office d'assistante sociale et des fois — je ne sais pas comme j'ose vous avouer ça — des fois de médecin. Oui, dans ces villages de famine et de misère ! Il le fallait bien, il n'y avait personne.

CLAUDE. — C'est là une rude école. Mademoiselle, je suis attendu et je vais droit au fait. Vous revenez définitivement en France et vous accepteriez une situation à Paris ?

SUZANNE. — Je cherche une situation, docteur !

CLAUDE. — J'en aurai sans doute une à vous proposer. J'ai besoin auprès de moi d'une femme d'expérience... *(souriant)* ... au besoin de grande expérience — qui puisse être, primo : mon infirmière ; vous pourriez vous occuper des traitements d'une façon très poussée. Secundo, ma secrétaire — en l'espèce, une collaboratrice qui préparerait mes communications, mes articles, etc.

SUZANNE. — C'est un secrétariat des plus intéressants.

CLAUDE. — Pouvez-vous demain matin venir me voir à la Pitié, vers 10 heures ?

SUZANNE. — Certainement. Je demanderai votre service.

CLAUDE. — C'est cela. Nous causerons à fond. Au revoir, mademoiselle.

SUZANNE. — A demain, docteur !

MADELEINE. — A tout à l'heure.

CLAUDE, *qui sort très hâtivement.* — A tout de suite !

SCÈNE III

MADELEINE, SUZANNE

SUZANNE. — C'est trop beau ! Tu es rudement chic de m'avoir dégoté d'avance le job de mes rêves !

MADELEINE. — Tu es folle ! Tu vas lui rendre les plus grands services. Comment le trouves-tu ?

SUZANNE. — On voit que c'est un as. On parle de lui jusqu'en Indochine, tu sais.

MADELEINE. — Mais... physiquement ?

SUZANNE. — Il est beau gosse. Pourquoi ?

MADELEINE. — Tu te rappelles ce que nous chantions à l'école ? *(Elle chante :)* « Toi qui connais les hussards de la Garde... »

SUZANNE. — « ... Connais-tu pas l'trompette du régiment... »

MADELEINE, *parlant et désignant la porte par où Claude est sorti.* — « Eh bien, ma chère, il était mon amant. »

SUZANNE. — C'est pas vrai !

MADELEINE. — Si, si, si.

SUZANNE. — Tu as quitté Jean Galone !

MADELEINE. — Pas encore.

SUZANNE. — Tu... Ça ne te ressemblerait pas beaucoup !... Tu as deux amants ?

MADELEINE. — J'aime Claude Darois et je n'ai pas encore déclaré à l'homme avec lequel je vis depuis plus de deux ans que notre aventure a pris fin. Dans une quinzaine, ce sera chose faite.

SUZANNE. — Si je m'attendais à celle-là !... Pourtant j'ai joliment pensé à toi ! Dans ce bled d'où je viens, ta vie est mon roman d'amour !... *(Elles rient.)* Tu sais, Mama, je t'aime toujours autant. Et toi ?

MADELEINE. — Tu es une fille admirable que j'aime de tout mon cœur.

SUZANNE. — Par exemple, ma tête se met à nager. Depuis tes grands topos délirants sur Jean Galone, tes lettres sont devenues plutôt impersonnelles. Et de plus en plus courtes, sans reproche ! Je me suis dit : elle se paie un de ces bonheurs !

MADELEINE. — Ç'aurait été ennuyeux de te dépeindre ma défaite.

SUZANNE. — Vous deviez convoler en justes noces. Je ne suppose pas que Jean, au dernier moment...

MADELEINE, *se cabrant, mais à peine.* — Rassure-toi, il m'épouserait demain si je le désirais. Comme je ne le veux plus, il n'y pense pas.

SUZANNE. — Mais il habite ici ?

MADELEINE. — Oui, je lui ai fait un coin dans cet appartement, que bien heureusement j'ai gardé ! Jean voulait acheter un hôtel particulier, mais je ne sais quel instinct m'a avertie de ne pas lâcher mon chez moi. Jean travaille à Ville-d'Avray, dans sa jolie maison. J'y ai passé beaucoup de temps, beaucoup de jours...

SUZANNE. — Je vois que je suis restée à plusieurs chapitres en arrière. Tu m'as parlé de votre première rencontre, de son charme, de la seconde séance de pose, *et cætera.* Bref, aux dernières nouvelles, vous étiez éperdument épris l'un de l'autre.

MADELEINE. — Je l'ai aimé. Beaucoup aimé. Et d'abord, j'ai pris son désir, sa fougue pour de l'amour — même pour un grand amour. Ça n'a pas duré. D'amour, il ne peut pas en avoir pour une vivante. Il appartient à celle qui lui a été prise.

SUZANNE. — Noella ?

MADELEINE. — Noella ! Tu retiens bien les noms. Oh ! dans son living-room il a remplacé son portrait par le mien ! *(Une pause.)* Par politesse. La jolie tête de Noella a été placée dans la chambre qu'elle occupait et où rien n'a été changé. Il s'y enferme parfois, dans cette chambre. Et quand je ne suis pas là il doit y passer des heures. Bref, ma chère, je ne fais que succéder aux deux ou trois jolies dames à qui Jean, depuis la mort de Noella, demandait des services très personnels. Un point c'est tout.

SUZANNE. — Je ne peux pas le croire !

MADELEINE. — J'ai mis du temps à le croire, moi aussi. Oh ! il ne trouve peut-être pas ma compagnie désagréable... Lui, quand ça lui chante — seulement ça lui chante rarement — il sait être un charmeur, avec toujours un peu de taquinerie à la clé, ce qui me plaît, et un langage d'atelier assez cru, ce qui me plaît aussi. Et par instant il parle joliment de la peinture, de l'histoire de la peinture, des poètes... Mais le plus souvent il vous a de ces silences !... ou plutôt de ces absences !... On a l'impression de flotter toute seule, perdue au milieu d'un grand lac sans rivages.

SUZANNE. — C'est son caractère !

MADELEINE. — Ma vieille, il se fiche de moi — de tout moi, excepté de mon corps, de mes baisers, qui sont à son goût, et des soupirs que ses caresses savent extraire de ma personne. Dans sa

maison, dans ma maison, je ne suis rien de plus qu'une vague camarade... jusqu'au moment où il me prend contre lui, m'embrasse, me déshabille... ou ne me déshabille pas !... et m'entraîne vers le lit. Je ne suis pas faite pour ce métier-là.

SUZANNE. — Enfin, tu lui as parlé ?

MADELEINE. — Pour lui dire ? *(Minaudant :)* « J'ai peur que vous ne m'aimiez pas comme je vous aime. » Ou bien : « J'ai une âme, vous savez ! » Merci ! Pas mon genre.

SUZANNE. — Tu avais le droit... je ne sais pas, moi... de lui expliquer... de lui dire ta tristesse.

MADELEINE. — J'ai essayé, mais tout de suite il vous ferme la bouche avec une raillerie... ou avec sa bouche. Ces conversations l'ennuient.

SUZANNE. — Il fallait insister. On se rebiffe !

MADELEINE. — Impossible ! Il y a entre nous une morte. Tu ne comprends pas ? Une morte, une morte, une morte ! On ne peut pas s'en prendre à une morte ! Exiger d'un homme... d'un veuf !... qu'il rompe avec une morte !

SUZANNE. — Tu aurais pu lutter...

MADELEINE. — Lutter ? Pendant des mois à suivre, malgré les déceptions et, je te l'avoue, malgré ma douleur, j'ai tenté de toutes mes forces de lui faire une vie aussi douce, aussi jolie que possible... aussi intéressante.

SUZANNE. — Il a de la chance !

MADELEINE. — Je n'ai pas trop mal réussi, du reste ! Il a reconquis petit à petit ce qu'il croyait perdu à jamais : le goût et la joie de peindre. Ce n'est pas rien pour un peintre ! Ses dernières toiles sont magnifiques.

SUZANNE. — C'est probablement qu'il tient à toi malgré tout !

MADELEINE. — Il ne m'a jamais, tu entends, repayée d'un mot ou d'un regard ! Reconnaissance : zéro.

SUZANNE. — C'est effarant !... Mais, dis-moi, physiquement, il t'a beaucoup plu aussi ?

MADELEINE. — Beaucoup. C'est un « aimeur » de tout premier ordre. Il est passionné, fort... habile.

SUZANNE. — Et maintenant, Madeleine... je veux dire depuis Claude Darois, tu t'es éloignée de lui, sous ce rapport ?

MADELEINE, *avec effort.* — Non.

Une pause.

SUZANNE. — Non !

MADELEINE. — Je voudrais qu'il ne me touche pas. Je le redoute. Mais il est le maître dans cette affaire-là. Et dès qu'il veut je suis forcée de vouloir aussi. *(Un temps.)* Avec une sorte de révolte secrète qui ajoute encore à l'agrément de la chose. Tu vois, je ne triche pas... Mais j'ai une hâte de m'enfuir de cet esclavage... de cette vie au désert !

SUZANNE, *qui l'observe.* — Hum ! *(Une pause.)* Et là-dessus tu es tombée amoureuse de Claude Darois ?

MADELEINE. — Oh, oui !

SUZANNE. — Et lui de toi ?

MADELEINE. — Oh, oui ! Et c'est très imprévu. A part une histoire d'il y a très longtemps, on savait que les femmes ne représentaient pour Claude qu'un amusement, qu'un passe-temps. Et tout à coup...

SUZANNE. — Tout à coup, il a remarqué ta beauté, ton charme, ta grande intelligence... Il n'est pas le premier.

MADELEINE. — Il m'a rendu un peu de confiance. J'étais bien découragée sur mon compte.

SUZANNE. — Comment est-ce arrivé ?

MADELEINE. — Le plus classiquement du monde ! Jean se couche horriblement tôt. Quand l'espérance a glissé de moi, j'ai commencé à sortir le soir, sans lui. D'abord, un peu craintivement... Mais ce jaloux, cet accapareur n'a montré aucun mécontentement. J'ai redîné chez des amis... Claude m'a invitée... de plus en plus. Lui, si pris, il se trouvait régulièrement libre pour me conduire à une pièce nouvelle ou à un concert... Un matin, il m'a fait visiter son laboratoire à la Pitié, il m'a parlé de ses recherches. Avec Claude tout devient si accessible, si amusant.

Un silence.

SUZANNE. — Et ça dure depuis longtemps ?... entre vous ?

MADELEINE. — Plusieurs semaines.

SUZANNE. — Puis-je te poser une question très franche ?

MADELEINE. — Vas-y.

SUZANNE. — Non !... non, je ne peux pas.

MADELEINE, *avec une très légère nuance d'impatience.* — Je sais ce que tu veux me demander. Ma chère, Claude est exquis dans toutes les circonstances ! Dans toutes. Sa présence est un réconfort, un délice. Oh ! il ne fait pas de la sensualité, de la volupté la raison d'être de notre amour. Non. Mais je t'assure que je n'ai pas à me plaindre ! Notre voyage de noces aux États-Unis, je peux à peine l'attendre. *(Prenant Suzanne par les bras :)* Suzanne, je veux être aimée ! Les années se sont sauvées. Ma jeunesse a fichu le camp avec elles !... Et je veux être aimée !

SUZANNE. — Mais tu as été aimée, Madeleine... Très aimée.

MADELEINE. — Jamais par quelqu'un d'attachant, d'énergique... qui m'ait dominée ! Je veux vivre auprès d'un être supérieur pour qui je compte... pour qui je compte infiniment ! Et qui compte pour moi, autant.

SUZANNE. — Eh bien, tu pourras te payer ce luxe avec ton docteur !

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE

LE VALET DE CHAMBRE. — M. Jacques Legrand est dans l'antichambre. Il venait pour voir M. Galone.

MADELEINE. — Il désire me parler ?

LE VALET DE CHAMBRE. — Je lui ai dit que Madame était là.

SUZANNE. — Moi, il faut que je galope ! Ma malheureuse mère !

MADELEINE, *au Valet de chambre.* — Eh bien, qu'il attende un instant.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, madame.

Il sort.

SUZANNE. — Alors, je viens déjeuner vendredi ?

MADELEINE. — Sans faute ! Dire que je ne t'ai pas parlé de toi une seconde.

SUZANNE. — Dieu soit loué ! L'Indochine, la guerre, j'en ai soupé. Ce qui m'amuse, c'est tes amours ! *Bye, Bye !*

Elle ouvre la porte de l'antichambre.

MADELEINE, *qui l'a accompagnée.* — Au revoir, chérie. *(Vers l'antichambre :)* Venez, Jacques.

SCÈNE V

MADELEINE, JACQUES,
un moment LE VALET DE CHAMBRE

Jacques paraît.

MADELEINE. — Bonsoir.

JACQUES. — Bonsoir, madame.

MADELEINE. — Asseyez-vous.

LE VALET DE CHAMBRE, *qui est entré à la suite de Jacques.* — Madame a-t-elle encore besoin de moi ?

MADELEINE. — Non, Charles. Vous pouvez partir ! Ah ! mettez donc la clé sur la porte d'entrée. Le Dr Darbois va revenir.

LE VALET DE CHAMBRE. — Bien, madame.

Il se retire.

JACQUES. — Je ne voulais pas qu'on vous dérange.

MADELEINE. — Vous êtes le bienvenu. Mais Jean est à Ville-d'Avray depuis deux jours et il ne rentre pas ce soir... Et demain, je ne sais pas.

JACQUES. — Flûte !

MADELEINE. — Vous vouliez le voir aujourd'hui ?

JACQUES. — Oh ! ce n'est pas tellement pressé, mais si j'avais su...

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN, puis CLAUDE

Entre Jean posément.

MADELEINE, *en même temps que Jacques.* — Oh !

JACQUES. — Tiens, mais...

JEAN, *allant à Madeleine.* — Bonsoir, Madeleine.

JACQUES. — Bonsoir, monsieur.

JEAN. — Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

MADELEINE. — Il est arrivé il y a trente secondes, demandant instamment après vous.

JEAN. — Tu vois, tes désirs sont des ordres. Il se passe quelque chose ?

JACQUES. — Une extrêmement petite chose, monsieur. Je vais me marier.

JEAN. — Ingrid ?

JACQUES. — Non pas.

JEAN. — Montre !

Il tend la main. Jacques tire de sa poche un portefeuille et en extirpe une photographie qu'il remet à Jean.

JACQUES. — Elle n'est pas aussi « sexy » qu'Ingrid, mais...

JEAN. — Elle est piquante. Regardez-la, Madeleine.

Il tend la photographie à Madeleine.

MADELEINE. — Elle est jolie... Très !

Entre Claude.

CLAUDE. — Et me voici !

Il voit Jean et il a un mouvement de surprise presque imperceptible.

JEAN. — Salut, Claude !

CLAUDE. — Bonsoir. Pardon, tu... tu es revenu ?

JEAN, *tranquillement.* — Si je suis revenu ? Oui, je suis revenu de Ville-d'Avray.

JACQUES, *allant serrer la main de Claude.* — Monsieur le professeur !

CLAUDE. — Comment allez-vous ?

JEAN. — Jacques se marie. *(A Madeleine :)* Présentez à Claude la photographie de la promise.

CLAUDE. — Délicieuse ! Toutes mes félicitations !

JACQUES. — Merci, docteur. C'est ma cousine. Enfin, une de mes cousines.

JEAN. — Ingrid t'a laissé tomber ?

JACQUES. — Nullement.

JEAN. — Alors, comment t'y es-tu pris pour rompre avec elle ?

JACQUES. — Ce n'est pas encore fait.

JEAN. — Tu veux dire qu'elle ne sait rien ?

JACQUES. — Pas pour l'instant.

JEAN. — Et ta cousine, enfin, ta fiancée ? Elle sait... pour Ingrid ?

JACQUES. — Elle croit que j'ai rompu avec elle depuis longtemps.

JEAN. — Bref, tu leur mens à toutes les deux effrontément.

JACQUES. — Oui, je leur mens un peu... Enfin, je temporise. Mais tout sera réglé dans les délais voulus. Ce n'est pas commode de quitter une femme pour une autre femme, en agissant avec une netteté absolue.

JEAN. — Très juste. Il est rare également qu'une femme quitte un homme pour un autre homme en agissant avec une netteté absolue — ou même relative. Et à quand la noce ?

JACQUES. — Le mois prochain. Et je venais, monsieur Galone, solliciter de vous une faveur démesurée. Voulez-vous être mon témoin ?

JEAN. — Oh ! ça fait perdre du temps ! Et puis, je ne suis pas fameux dans ces rôles-là.

JACQUES. — Monsieur, permettez-moi d'insister. Vous me feriez non seulement un très grand honneur, et un très grand plaisir, vous le savez, mais vous me rendriez un très grand service.

JEAN. — Un service ?

JACQUES. — Mes beaux-parents seraient si heureux !

JEAN. — Ils s'intéressent à la peinture ?

JACQUES. — Très peu. Je dirai même aussi peu que possible. Mais ils vous connaissent, vous, et rien ne les flatterait plus que...

JEAN. — Plus qu'une note dans les journaux !

JACQUES. — Vous y êtes. Et puis, avec vous, nous aurions toute la jeune peinture à la cérémonie.

JEAN. — Pourquoi tiens-tu tellement à faire plaisir à tes beaux-parents ?

MADELEINE. — Le père et la mère de sa fiancée !

JEAN. — Ils ont de la fortune ?

JACQUES, *mollement.* — Non... Ils gagnent de l'argent, ils vivent confortablement. *(Une pause.)* Nous habiterons chez eux, ma femme et moi. *(Une pause.)* A Paris et à la campagne.

JEAN. — Devant l'excellence de tes raisons, j'accepte d'être ton témoin.

JACQUES. — Oh ! monsieur, comment puis-je... ?

JEAN. — En la bouclant ! Pas un mot de remerciement.

JACQUES. — Soit ! Mais je crois que je vous écrirai. Il faut que je me sauve, maintenant. Je suis en retard pour le dîner de famille, mais la bonne nouvelle me fera excuser.

JEAN. — Eh bien, file, mais sans dire au revoir à personne.

JACQUES. — Bien, monsieur. Au revoir, monsieur ! Au revoir, madame.

MADELEINE. — Au revoir. Bonne chance !

JACQUES. — Au revoir, docteur.

CLAUDE. — Au revoir.

SCÈNE VII

MADELEINE, JEAN, CLAUDE

MADELEINE. — Il est si drôle !

JEAN. — Je suis content qu'il lâche son Ingrid. C'est une petite p... de première. Avec son air de tenir à lui elle le fait outrageusement cocu. Et, naturellement, avec son meilleur ami... un autre jeune peintre — pas très bon du reste ! C'est assez dégoûtant ! *(Une pause.)* Vous ne trouvez pas ?

CLAUDE. — Je ne connais pas le cas.

JEAN. — Evidemment ! Evidemment ! Mais, tu sais, son cas doit ressembler à la plupart des autres cas. Ce que je me demande, c'est si Jacques ignore son infortune ou s'il est au courant et s'en moque. Il n'a jamais eu l'air morfondu. Je n'en crois pas un mot, mais on m'assure que les types de cet âge-là se partagent volontiers une bien-aimée. Tu restes dîner avec nous, Claude ?... Oh ! pardon, Madeleine. Il n'y a peut-être pas de quoi nous faire manger tous les trois — ni même tous les deux ?

MADELEINE, *avec un peu de gêne.* — Je ne sais pas... Claude m'a invitée à dîner au restaurant.

JEAN. — Ah ! ah !

MADELEINE. — Julie m'avait téléphoné ce matin que tu restais là-bas.

JEAN. — Bien sûr ! Allez dîner, mes enfants. Je mangerai un bout de Dieu sait quoi, à Ville-d'Avray.

MADELEINE, *surprise.* — Tu y retournes ?

JEAN. — Oui. J'avais quelque chose à régler ici, mais qui me prendra très peu de temps. Et je suis assez fatigué.

MADELEINE. — Tu as beaucoup travaillé aujourd'hui ?

JEAN. — Je n'ai pas touché un pinceau.

MADELEINE. — Comment ?

JEAN. — Je me suis promené dans la maison, dans le jardin. J'avais une décision à prendre. Et la nuit dernière je ne me suis pas couché.

MADELEINE, *stupéfaite.* — Tu ne t'es pas couché ?

JEAN. — Non. Je suis venu à Paris hier soir. J'étais même tout près de toi, imagine ! J'avais garé au coin de la rue de Bourgogne... *(Avec un geste vers la fenêtre :)* Juste en face. J'ai vu Claude arriver vers 8 heures, pour dîner, je pense, et vous êtes ressortis tous les deux une heure et demie après. Comme votre voiture n'a pas obliqué vers le quai, j'ai parié avec moi-même que vous alliez de ton délicieux 110, rue de l'Université, au 207 de la même rue, chez toi, Claude.

CLAUDE. — Jean, j'ai à te parler d'homme à homme. Et tout de suite.

JEAN, *durement.* — Tu es bien pressé tout à coup !

CLAUDE. — Oui, je suis pressé.

JEAN. — Il fallait t'y prendre plus tôt — bien plus tôt. En ce moment, c'est moi qui parle. Donc, j'ai de nouveau attendu, cette fois devant ta porte, confortablement installé dans ma bagnole. Je voulais vous faire une surprise. Mais, à 5 heures du matin votre conversation durait encore, il faisait cruellement froid et il m'a paru inutile de prolonger cette bonne soirée. *(A Madeleine :)* Si bien que j'ignore à quelle heure Claude a pu te reconduire.

MADELEINE. — A 6 h. 30. Jean, tu devais le savoir dans quelques jours. Je ne peux plus endurer l'existence que j'ai et Claude et moi nous allons nous marier.

JEAN. — Ah ! oui... C'est extraordinaire, les choses que l'on peut comprendre et apprendre en peignant. Là, devant sa toile, sans bouger. C'est à croire que les nouvelles vous arrivent par le manche du pinceau ! Je me rendais compte que Claude s'était amouraché de toi. Il ne fallait pas être sorcier.

CLAUDE. — Tu ne crois pas que cela suffit ?

JEAN, *se croisant les bras.* — Tu veux décidément m'imposer silence ! Je suis calme, tu vois... mais il ne faudrait pas abuser. Que tu aies choisi Madeleine entre toutes, toi... c'est assez rigolo !... Mais la mécanique humaine !... Par exemple, Madeleine m'a étonné. J'étais sûr d'elle. On est tous plus bêtes les uns que les autres ! *(A Madeleine :)* J'étais sûr de toi pour certaines raisons que je passerai sous silence, sois tranquille.

MADELEINE. — Jean, m'as-tu souvent dit...

JEAN, *poursuivant.* — Mais depuis un bout de temps, à des signes imperceptibles pour tout autre, j'ai senti que peut-être le pauvre Jean Galone... Quand on a un peu l'habitude des femmes, tu sais !... J'ai voulu en avoir le cœur net. Hier donc, je t'ai fait prier de ne pas m'attendre — rien que pour voir comment, me croyant absent, tu emploierais ta nuit. J'ai été comblé.

MADELEINE. — J'ai reculé le moment de t'apprendre la vérité. Malgré Claude qui me pressait d'agir.

CLAUDE. — Pardon !

MADELEINE, *fermement.* — Malgré Claude. J'avais pour cela une raison précise.

JEAN. — Laquelle donc ?

MADELEINE. — Tu la trouveras ridicule. Tant pis ! Je voulais attendre que tu aies fini ce grand travail dans lequel tu es engagé.

JEAN. — En effet, c'est d'un comique irrésistible ! Mon art, hein ? Tu sais vraiment t'en servir de mon art ! Autrefois, tu as escaladé la haie de mon jardin parce que tu serais morte de remords si je n'avais pas dessiné ton profil. Et maintenant, c'est pour préserver mon art que tu couches avec Monsieur, en cachette. En cachette et en supplément ! Une fille comme toi, sais-tu comment je l'appelle ?

CLAUDE, *s'approchant de lui vivement.* — Pas de ça, Jean ! Si tu as des questions à poser, adresse-toi à moi. A moi seul !

Ils sont face à face.

JEAN, *se dominant.* — Volontiers. Première question : tu étais certain, n'est-ce pas, que je te considérais comme mon meilleur ami ?

CLAUDE, *sombrement.* — Oui.

JEAN. — Deuxième question : m'as-tu fait une belle saloperie ?

CLAUDE. — Involontairement.

JEAN, *entre ses dents.* — Involontairement... Troisième question... *(Avec une brusque poussée de violence qui étouffe presque sa voix :)* Troisième question, veux-tu que je te casse la g... ?

Il l'a saisi par la cravate et par la chemise.

MADELEINE, *en même temps que Claude.* — Non !

CLAUDE. — Ne fais pas ça, Jean !

Il tient l'autre bras de Jean.

JEAN. — Tu as peur ?

CLAUDE. — Oui. J'ai peur d'une bataille entre toi et moi. Ce serait horrible !

MADELEINE, *qui de tout son poids pèse aussi sur le bras de Jean.* — Jean, regarde-moi ! Tu es trop grand pour une pareille chose !... Mais regarde-moi donc !

Jean se maîtrise et repousse Claude brutalement. Un temps.

JEAN. — Vous avez raison. Je fais le c... *(Un silence.)* J'étais décidé à ne pas vous dire un mot, à ne pas écrire, à tout lâcher en silence. Et tout à coup, il y a une heure... C'est stupide ! Je vous demande une seconde. *(Il fait quelques pas...)* Madeleine, puisque tu dînes dehors, et que je suis ici, je voudrais que tu me permettes de rassembler des papiers, quelques livres auxquels je tiens, etc. Je les emporterai et demain j'enverrai Alexandre prendre mes vêtements et mes affaires. Ainsi ma chambre sera libre. Naturellement, si ma présence ce soir te gêne...

MADELEINE. — Mais non... Du reste, nous allions sortir... pour aller à un spectacle. Claude, voulez-vous m'attendre en bas ? Je mets mon manteau et mon chapeau...

CLAUDE. — Vous ne préférez pas que...

MADELEINE. — Non, descendez, voulez-vous ?

CLAUDE. — Très bien. Jean, si je n'avais pas compris que Madeleine était une femme désorientée, et, dans une mesure, abandonnée... profondément découragée...

JEAN. — Ça va !

CLAUDE. — C'est un refus de m'écouter ?

JEAN. — Oui.

CLAUDE. — Entendu.

MADELEINE. — Descendez, Claude, je vous en prie.

CLAUDE. — Je vous obéis.

Il sort.

SCÈNE VIII

MADELEINE, JEAN, puis CLAUDE

MADELEINE. — Jean, près de toi, j'ai vécu...

JEAN, *sans élever la voix.* — Ça va !

MADELEINE. — Je te jure que j'avais mis toute ma volonté à...

JEAN. — Ça va, Madeleine.

MADELEINE. — Je regrette... je regette de te quitter ainsi !

Elle sort. Dès que Jean est seul, son visage change, prend une expression torturée, effrayée.

JEAN, *seul.* — Fini ! Pourvu... pourvu que je ne reparte pas pour un nouveau coup de malheur ! Je ne pourrais plus le supporter. Je n'en aurais pas le courage.

Madeleine rentre. Il sursaute légèrement.

MADELEINE. — J'avais oublié ce...

Elle prend son sac sur une table et se retire.

JEAN, *seul.* — Un nouvel amour... J'ai eu ce miracle... ce miracle... *(Portant la main à sa nuque :)* Qu'est-ce que c'est que ça ? Bon Dieu, que j'ai mal !... Oh, j'ai mal !... Je n'y vois plus... *(En trébuchant, s'aidant des meubles, il va vers la porte par laquelle est sortie Madeleine, l'ouvre difficilement et, d'une voix qui a perdu de sa force, il essaie de crier :)* Madeleine ! Madeleine !... *(Revenu dans la pièce, s'asseyant sur un fauteuil :)* Elle est partie...

Madeleine reparaît. Elle a mis son manteau et son chapeau.

MADELEINE. — Tu m'as appelée ?

JEAN, *tordu par la souffrance.* — J'ai une douleur, là !... Une sorte de mal de tête épouvantable.

MADELEINE, *qui s'est élancée vers lui, l'a pris à bras-le-corps.* — Mais qu'est-ce qu'il y a ? Jean, tu es couvert de sueur !

JEAN. — Tiens-moi fort !

MADELEINE. — Oui, mon chéri... Attends !

Elle veut lui essuyer la figure.

JEAN. — Je vais crever... Tiens-moi, Madeleine !

MADELEINE. — Je te tiens, je suis près de toi. Tu ne peux pas mourir...

JEAN. — Ça tourne ! Tu ne sais pas comme ça tourne...

MADELEINE, *s'élançant, écartant les rideaux, ouvrant la fenêtre, se penchant sur la place, appelant.* — Claude !... *(Plus haut :)* Claude !... Remontez !... très vite.

JEAN, *marmottant.* — Je serai crevé avant.

MADELEINE, *dans un cri de passion.* — Mais non !... *(Près de Jean :)* Jean, mon bien-aimé ! Ce n'est rien ! C'est ta colère de tout à l'heure !... Je suis une misérable. C'est ta colère de tout à l'heure !... Je suis une misérable...

JEAN, *hébété.* — Ça tourne.

Entre Claude vivement.

CLAUDE. — Que se passe-t-il ?

MADELEINE. — Jean est malade !

CLAUDE, *s'étant approché de Jean.* — Qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN. — Une douleur, là... une de ces douleurs... Ça va mieux.

Il se lève pesamment.

CLAUDE, *touchant à peine la nuque.* — Là ?

JEAN. — Oui, là ! Et dans mon dos !...

Soudain il pousse un gémissement et tombe sur le sol. Claude se jette à genoux près de lui, lui prenant le pouls et écoutant le cœur.

MADELEINE, *tombant à genoux aussi et parlant à l'oreille de Jean d'une voix basse, rauque.* — Jean, ne meurs pas ! Ne me fais pas cela, Jean, ne me fais pas cela ! Je t'aime.

Elle couvre sa figure de baisers.

CLAUDE, *dont le visage s'est contracté violemment, la repoussant avec brusquerie.* — Arrêtez ça, Madeleine !

MADELEINE, *égarée, se redressant à demi.* — Pardon...

CLAUDE, *la regardant.* — Quel dégoût !... Peu importe !... *(De nouveau il se penche sur Jean, puis à Madeleine :)* Allez, debout ! Téléphonez à la Pitié : Gobelins 76-62. Demandez mon interne, Jolias. S'il n'est pas là, l'interne de service.

Madeleine court au téléphone, forme le numéro.

Pendant qu'elle téléphone, Claude constate la raideur de la nuque et des jambes de Jean.

MADELEINE, *téléphonant.* — « Allô... La Pitié ? Est-ce que M. Jolias est là ?... C'est le professeur Darois qui le demande... Vite. C'est très sérieux ! » *(Elle tient le récepteur à l'oreille. A Claude :)* Claude, qu'est-ce que c'est ?

CLAUDE, *qui de nouveau ausculte le cœur de Jean.* — Chut !

MADELEINE, *à l'appareil.* — « Monsieur Jolias ? Le professeur vous parle. »

Claude se lève et va vers l'appareil.

CLAUDE, *à Madeleine.* — Un coussin sous la tête !... *(Téléphonant :)* « Bonsoir, Jolias. Vous avez votre moto à l'hôpital ?... Bon ? Je suis chez M^me^ Rony, prenez son adresse... *(Il s'interrompt :)* C'est vrai, vous êtes déjà venu chez elle. Jean Galone a eu un accident. Vous allez m'apporter tout ce qu'il faut pour une petite ponction lombaire. Je ne suis pas sûr de la pratiquer, mais je veux être prêt. Compris ? Merci, mon vieux. »

Il raccroche et retourne immédiatement auprès de Jean dont il examine à nouveau la raideur musculaire des jambes.

MADELEINE, *dont les larmes coulent.* — C'est une crise cardiaque ?

CLAUDE. — Non. Une hémorragie méningée. A mon avis.

MADELEINE. — Et c'est mortel !

CLAUDE. — Pas nécessairement. Mais le pronostic est grave.

RIDEAU

Dans la salle noire, deux petits projecteurs s'allument, révélant devant le rideau, d'un côté de la scène, la présence de Claude qui semble assis à son bureau, de l'autre côté, celle de Suzanne. Tous deux tiennent à l'oreille un récepteur téléphonique.

CLAUDE. — Allô... C'est vous, Suzanne ?

SUZANNE. — Oui, docteur.

CLAUDE. — Je serai là dans une demi-heure.

SUZANNE. — Vers 6 heures ?

CLAUDE. — C'est cela. Comment va-t-il ? Mieux que ce matin ?

SUZANNE. — Non. Le pouls est toujours très irrégulier. Et, quand j'ai voulu faire sa toilette, il a eu une petite crise d'étouffement. J'ai dû m'interrompre.

CLAUDE. — Cela a duré combien ?

SUZANNE. — Deux ou trois minutes seulement. Mais au début de l'après-midi il a recommencé à être assez essoufflé... C'est fini maintenant.

CLAUDE. — Hmm, hmm ! Et l'humeur ?

SUZANNE. — Sarcastique, comme toujours. Mais il se frappe. Il m'a dit tout à l'heure qu'il ne voulait pas mourir dans l'appartement de Madeleine.

CLAUDE. — Il a pris sa digitale ?

SUZANNE. — Oui, et je lui ai déjà fait trois piqûres de solucamphre. Il est un peu excité.

CLAUDE. — Il faut soutenir ce myocarde à tout prix. Voyons... l'hémorragie remonte à plus d'un mois, n'est-ce pas ?

SUZANNE. — Trente-quatre jours exactement, docteur.

CLAUDE. — La défaillance cardiaque m'ennuie. S'il ne va pas mieux demain, je demanderai à Lestagnié de revenir le voir.

SUZANNE. — Les consultations lui font très peur !

CLAUDE. — Nous ne pouvons rien négliger. A tout à l'heure.

NOIR

DEUXIÈME TABLEAU

Au mois d'avril. Trente-quatre jours après le tableau précédent. Une jolie chambre d'homme. A gauche, à l'avant-scène, porte sous tenture. Plus loin, un lit qu'on a avancé pour placer derrière une lampe à pied. Au fond, une cheminée où brûle un bon feu. A droite, à l'avant-scène, porte donnant sur le vestibule. Plus au fond, une table où sont les médicaments. Deux ou trois sièges. Jean est assis dans le lit, le dos appuyé contre trois oreillers. Il a un visage très pâle et profondément creusé. Il fait le minimum de mouvements et, quand il ne s'excite pas, il parle d'une voix basse et égale qu'évidemment il surveille.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, SUZANNE, puis MADELEINE

Au lever du rideau, Jean sommeille. Suzanne met en ordre les médicaments sur la table, puis verse des gouttes dans un demi-verre d'eau. Elle s'approche du lit. Jean entr'ouvre les yeux.

SUZANNE. — Bravo ! Vous avez dormi ce coup-ci.

JEAN. — Combien de temps ?

SUZANNE. — Environ une demi-heure.

Il boit.

JEAN. — Madeleine est rentrée ?

SUZANNE, *regardant sa montre.* — Elle sera là dans cinq minutes, au plus.

JEAN. — Suzanne, je me détériore ! C'est le chant du départ.

SUZANNE. — Les enfantillages qui recommencent !

JEAN. — Quels enfantillages ? J'ai une première hémorragie : je m'en tire ! Aussitôt, seconde hémorragie.

SUZANNE. — Mais non !

JEAN. — Je n'ai pas eu une seconde hémorragie ?

SUZANNE. — Rien de comparable à la première. Vous avez un tout petit peu saigné dans votre méninge, mais, je vous le répète, ça s'est arrêté tout de suite. En tout cas, c'est fini. Vous n'auriez pas ces irrégularités du pouls que je vous considérerais comme rétabli. Avant-hier, vous étiez tout gaillard. Vous avez même peint.

JEAN. — Oui, j'ai eu un court répit. Aujourd'hui, je devais retourner chez moi. Et voilà... je ne pourrais pas mettre le pied par terre !

SUZANNE. — Vous êtes aussi bien ici ; Ville-d'Avray, pour les visites du docteur !...

JEAN. — Je respire mal.

SUZANNE. — Vous avez un cœur nerveux, c'est entendu ! Mais rien n'est plus simple à soigner. La technique est archi-connue.

JEAN. — Oui, oui, oui, oui !... On dirait que la Faculté me fait attendre ! Le fiancé de ma maîtresse est en retard aujourd'hui.

SUZANNE. — Il sera là dans très peu de temps. Vous n'êtes pas drôle !

JEAN. — Pourquoi as-tu ri ?

SUZANNE. — Vous n'êtes pas drôle parce qu'elle n'est plus votre maîtresse et qu'il n'est plus son fiancé.

JEAN. — Il sera son mari un jour.

SUZANNE. — Naturellement ! Madeleine brûle d'envie de l'épouser ! C'est même pour cela qu'elle perd du poids, ainsi que vous l'avez remarqué !

JEAN. — Ma chère, Madeleine maigrit parce qu'elle croit que je vais claquer par sa faute. C'est une fille à remords, Madeleine !

SUZANNE. — C'est une fille qui vous adore. *(Et comme Jean ricane :)* Tout le monde peut faire une gaffe ! Madeleine était désaxée, désolée...

JEAN, *tranquillement.* — C'est une fille à remords. Elle s'est déjà payé un long repentir après le décès d'un autre gars dont elle n'avait jamais été amoureuse. Pourtant elle ne pouvait guère s'accuser de l'avoir tué, celui-là ! Il était très malade déjà lorsqu'elle l'a rencontré. Malade du cœur, lui aussi ! Décidément, elle ne porte pas la veine à nos myocardes, ton amie !

SUZANNE. — Vous m'enchantez ! Vous êtes cynique comme tous les bonshommes vraiment bons.

JEAN. — Je ne suis pas cynique, je suis véridique. Et je ne suis pas bon du tout.

SUZANNE. — Ce n'est pas ce que disent tous ces gosses de peintres qui viennent demander de vos nouvelles.

JEAN. — Si je trépasse, Madeleine portera donc mon deuil au moins pendant deux ans. Après lesquels, Claude Darois reparaîtra et sera agréé. Ils auront ma bénédiction d'outre-tombe.

SUZANNE. — Combien voulez-vous parier avec moi, primo, que vous vous remettrez complètement ; secundo, que Madeleine n'épousera pas le docteur ; tertio... *(On frappe à la porte.)* Oui !

Entre Madeleine, qui porte un sac à ouvrage.

MADELEINE, *à Suzanne.* — Je viens te relever. *(A Jean :)* Tu m'as demandé de venir dès que je rentrerais ?

JEAN. — Oui, oui.

SUZANNE. — A 6 heures les gouttes. C'est tout prêt. Tu remueras un peu. Tâche qu'il se tienne un peu tranquille.

MADELEINE. — Bien ! J'ai un chandail à finir. Il va dormotter !

SUZANNE. — A tout à l'heure.

Elle sort.

SCÈNE II

JEAN, MADELEINE, puis SUZANNE

JEAN, *à Madeleine qui arrange les oreillers.* — Laisse ça et écoute-moi.

MADELEINE. — Tu vas te fatiguer !

JEAN. — Non. Parler en ce moment est beaucoup moins fatigant pour moi que d'emprisonner mes pensées là dedans. Voyons, Madeleine, où en es-tu avec Claude ?

MADELEINE. — Mais au même point, chéri. J'attends généralement Claude dans le vestibule, après sa visite, pour savoir ce qu'il pense. Il répond toujours froidement, sommairement. Il feint d'être pressé.

JEAN. — Tu n'es pas allée le voir chez lui depuis ma maladie ?

MADELEINE. — Jamais de la vie ! D'ailleurs, il ne me recevrait pas.

JEAN. — Tu en es bien sûre ? Tu n'es plus sa maîtresse ?

MADELEINE, *doucement.* — Quelle folie ! Je ne quitte la maison que pour ce traitement chez Hertz, puisque tu l'exiges. Et je fais, au retour, la demi-heure de marche recommandée. C'est tout.

— Je ne te pose pas ces questions par jalousie. Je t'avais moi-même recommandé, il y a quelques jours, d'avoir une explication avec Claude.

MADELEINE. — Ne veux-tu pas que nous remettions tout entretien à un peu plus tard, lorsque tu iras mieux, lorsque tu seras guéri ?

JEAN. — Je ne guérirai pas, Madeleine.

MADELEINE, *sans élever la voix, fermement.* — Oh ! si, tu guériras.

JEAN. — Non. Je traînerai peut-être, je ne me rétablirai pas.

MADELEINE. — Tu seras le même homme qu'avant.

JEAN, *avec un petit rire.* — Tu m'amuses ! Tu t'imagines que c'est toi qui m'as démoli. Mais non ! Cette crise était fatale du moment qu'un simple coup de colère a suffi à la déclencher. Tu ne portes aucune responsabilité. Cela dit, je sais que je mourrai bientôt.

MADELEINE, *de la même voix.* — Tu ne mourras pas, Jean. Je ne te laisserai pas mourir.

JEAN, *ironique.* — Ah !

MADELEINE. — Pendant les cinq jours que tu as passés dans le coma, je t'ai retenu du côté de la vie. Tu peux rire ! Je ne t'ai pas lâché une minute, ni le jour ni la nuit. Je n'ai pas fermé les yeux... j'ai dépensé une grande force. C'est pour cela que j'ai maigri. Maintenant, tu ne me fatigues plus, tu es déjà un convalescent.

JEAN. — Parlons sérieusement. Madeleine, je veux que tu épouses Claude Darois.

MADELEINE. — Je te demande en grâce...

JEAN, *levant la main pour réclamer le silence.* — S'il te plaît ! Tu l'avais choisi et le choix reste parfait ; tu sais ce que je pense de Claude. Vous vous entendrez à merveille ! Tu ne pourrais pas rêver un mariage, un sort plus heureux.

MADELEINE. — Ne me punis pas davantage ! Je sais que j'ai commis une erreur impardonnable, une folie... C'était bête, surtout !... si bête ! Qu'est-ce qui m'a retenue de te crier que je me sentais trop seule, abandonnée ?... L'orgueil ? Je ne crois pas. La timidité, plutôt ! Tiens, l'humilité ! J'étais si sûre de n'être pour toi qu'une ombre, un néant !... Aussi le soir terrible... le soir où tu es arrivé à l'improviste et où tu as levé le poing sur Claude... j'ai reçu l'impression la plus extraordinaire de ma vie. J'étais épouvantée et des éclairs de joie folle traversaient mon épouvante...

JEAN. — A quoi bon tout ceci ? Laisse donc ce passé ! C'est de ton avenir que nous sommes occupés. Figure-toi qu'il m'importe encore. Tu me donneras de la tranquillité en me promettant solennellement de suivre mon conseil. Oui, au sujet de Claude. Promets-tu ?

MADELEINE. — Oh ! Jean !

JEAN, *froidement.* — Bien !

MADELEINE. — Mais tout ça est enfantin, tu vas vivre, vivre, et Claude n'est plus rien pour moi !... ou plutôt, c'est horrible à dire, il n'a jamais rien été. Et lui, tu crois qu'il me voudrait comme femme, maintenant... ou même comme amie, comme relation ?

JEAN. — Sois tranquille, il te reviendra ! Pour la première fois de sa vie, il est sévèrement pincé.

MADELEINE. — Il souffre sans doute, mais il doit me détester. En tout cas, il me méprise et il me méprisera. Il a raison, du reste ! C'est Claude que j'ai trahi ! Je lui ai laissé croire que j'étais amoureuse... Quelle bassesse ! Je m'imaginais qu'un jour, quand j'aurais pu me détacher de toi... Voilà !... encore des mots inutiles ! J'ai tort.

JEAN, *sèchement.* — Enfin, quels sont tes projets ? Tu as bien pensé au lendemain ?

MADELEINE. — Pas une fois ! Je n'ai qu'une pensée, que tu recouvres la santé !... Je veux que tu sois devant une toile comme avant, avec le même œil qui voit ce que les autres ne voient pas, le même pouvoir de saisir ce qu'il y a de plus beau, de plus aigu...

JEAN. — Il y a peu de chances. Mais si, par un miracle, cela arrivait, tu ne serais pas là. Je te le déclare tout net !

MADELEINE, *tristement.* — Soit !

JEAN, *d'une voix qui deviendra haletante.* — Je ne cherche pas à te blesser, Madeleine. Simplement, je ne pourrais pas. Tu aurais couché avec un inconnu... j'aurais peut-être encaissé ! Oh ! notre histoire en aurait été amochée, mais ces histoires-là se font toujours amocher, tôt ou tard. Seulement Claude, c'est différent ! J'ai vécu avec lui, rêvé avec lui... On s'est confié les choses les plus intimes. C'est mon copain. Nous avons fait des sports ensemble. Je l'ai vu à poil, combien de fois ! Alors, que tu aies collé ta peau à cette peau... que tu aies apporté dans son lit ta nudité... tes habitudes d'amour, les mouvements de ton corps dont j'étais si hanté que je les ai dessinés et redessinés... Non et non ! Impossible ! Ces

images de vous deux sont destructives. Que je vive quinze jours ou quinze ans, toi et moi c'est fini. Il était peut-être utile que tu le saches. Maintenant, je ne parlerai plus.

Il se retourne légèrement sur le lit. Madeleine met la tête dans ses mains, essaie de ne pas pleurer, mais les sanglots montent malgré elle.

MADELEINE, *d'une voix noyée par les larmes.* — Excuse-moi...

Les sanglots redoublent. La porte de droite s'ouvre. Paraît Suzanne.

SUZANNE, *gaîment.* — C'est le docteur !

Elle s'efface pour laisser passer Claude. Madeleine se lève, les mains sur le visage, court vers la porte de gauche et disparaît.

SCÈNE III

JEAN, CLAUDE, SUZANNE

Claude a des traits tirés, un air de grande fatigue. Claude et Suzanne ont dû voir la sortie désordonnée de Madeleine, mais feignent de ne s'en être pas aperçus.

CLAUDE. — Bonsoir, Jean. Bonsoir, Madeleine. Je viens tard, mais j'ai eu une journée d'obligations écrasantes. Comment cela va-t-il ce soir ?

JEAN, *narquois.* — Magnifiquement.

CLAUDE, *à Suzanne.* — Le pouls ?

SUZANNE. — A peu près le même, docteur.

De la serviette que portait Claude, elle a sorti le stéthoscope.

CLAUDE, *tout en prenant le pouls, écoute le cœur avec le stéthoscope. Au bout de quelques secondes.* — Ne respire plus ! *(Quelques secondes encore.)* Là, tu peux respirer. *(Ayant terminé l'auscultation :)* C'est la même chose.

SUZANNE. — Il s'agite un peu, docteur.

JEAN. — La barbe ! Je ne m'agite pas du tout, je ne fais aucun mouvement, je me dépense au compte-gouttes.

CLAUDE. — Voyons cette tension ! *(Suzanne lui a passé le tensiomètre.)* Tends bien ton bras. *(Il place rapidement le brassard et consulte le manomètre.)* Bon !

Il défait le brassard.

JEAN. — Toujours à la hausse ?

CLAUDE. — Le minima est un peu trop élevé. C'est naturel:

JEAN. — Moi, je ne connais rien de plus naturel qu'un enterrement.

CLAUDE, *essayant de plaisanter.* — Pas toujours ! Ce ne serait pas naturel de t'enterrer vif, hein ? Sérieusement, Jean, tu as intérêt à parler le moins possible. Tu seras débarrassé plus tôt de tes désagréments. Ça t'embêterait que Lestagnié vienne t'examiner demain avec moi ?

JEAN. — Une consultation pour constater que tout est normal.

CLAUDE. — C'est un spécialiste du cœur, qui interprétera mieux que moi ces troubles fonctionnels. Mais rien ne presse ! Disons après-demain. A moins que ce pouls ne se régularise, bien entendu ! *(A Suzanne :)* Vous allez lui faire tout à l'heure un peu de ouabaïne intraveineuse. Je vais vous donner une ordonnance.

Il a tiré son bloc d'ordonnance et écrit.

JEAN. — Tiens ! La digitale et le solucamphre ne suffisent plus ?

CLAUDE. — Je crois que ceci te donnera une nuit plus calme. *(Tendant l'ordonnance à Suzanne :)* Voilà

SUZANNE. — Merci, docteur.

Elle a replacé le stéthoscope et le tensiomètre dans la serviette de Claude qu'elle pose sur la table qui est contre le mur de droite.

CLAUDE. — Il est couché un peu trop bas.

SUZANNE. — C'est vrai.

Elle arrange les oreillers.

JEAN. — Je vais te demander une faveur, Claude. Peux-tu me donner dix minutes maintenant ?

CLAUDE. — Comment cela ?

JEAN. — Dix minutes à nous deux. Il faudra que je me serve de ma voix, évidemment. Mais, après, je la bouclerai jusqu'à demain. *(Et comme Claude regarde sa montre.)* Ça tombe mal, hein ?

CLAUDE, *préoccupé.* — Non... Mademoiselle, voulez-vous téléphoner au professeur Lurel que je m'excuse mille fois, que je suis retenu auprès d'un malade et que je ne pourrai pas assister à la réunion.

SUZANNE. — Bien, docteur.

CLAUDE. — Dites-lui tous mes regets et que je l'appellerai après dîner pour un petit compte rendu.

SUZANNE. — Bien, docteur.

Elle sort.

SCÈNE IV

JEAN, CLAUDE

JEAN. — Je ne t'ai pas soufflé mot jusqu'ici de notre aventure. Une mise au point est pourtant nécessaire. J'attendais le jour où je serais retapé. *(Avec un très mince sourire.)* Quand viendra-t-il ? Je crois qu'il faut régler notre problème sans retard. Tout à l'heure j'ai dit à Madeleine que je ne voyais aucune raison pour que vous renonciez à vos projets. Elle m'a répondu que tu ne songeais plus à ce mariage. Est-ce vrai ?

CLAUDE, *doucement.* — Depuis ton accident, Madeleine et moi nous avons échangé fort peu de paroles, et il ne s'agissait que de ton état. Mais elle a deviné juste. Je n'ai en effet aucune intention de l'épouser, et ce sentiment doit répondre exactement au sien.

JEAN. — Le motif ?

CLAUDE. — Tu le connais. Ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est toi.

JEAN. — J'ai mes doutes. Mais là n'est pas la question. Mettons que je m'en tire. A partir de l'instant où je serai transportable je ne verrai plus jamais cette femme. Alors ?

CLAUDE, *plus doucement encore.* — Alors, mon cher Jean, elle vivra sans nous voir, ni l'un ni l'autre.

JEAN. — Tu n'as même plus d'amitié pour elle ?

CLAUDE. — Je suis décidé à te répondre sans détour pour abréger cette conversation qui ne peut que te nuire. Ne me rends pas la chose trop difficile. Je n'ai pas à juger Madeleine, mais les circonstances m'ont éloigné d'elle pour toujours.

JEAN. — C'est dommage. Je ne t'en ai pas voulu, tu sais ! Je te l'ai prouvé en acceptant tes soins. L'amour, le sexe, c'est la jungle. Mais avoue que c'est curieux ! Pour ton premier accrochage à quarante-huit ans, tu vas te frotter à la femme de ton plus vieil ami.

CLAUDE. — C'est étrange, en effet. Je me suis interrogé vainement... Madeleine était une amie charmante... sa vie me paraissait assez pitoyable...

JEAN. — Ah ?

CLAUDE. — Tu ne tenais pas grand compte de son esprit, qui est brillant, ni de ses sentiments pour toi. Vraiment, au début, je n'ai voulu d'abord que la distraire, en sortant avec elle. Mais peut-être étais-je depuis longtemps troublé à mon insu... Un jour je n'ai plus été le maître de mes actions. Évidemment, je me suis comporté à ton égard sans élégance. Ce n'est pas commode.

JEAN. — Tu l'aimes encore ?

CLAUDE. — Oui.

JEAN. — Eh bien, tu la reprendras !

CLAUDE. — Non !

JEAN. — Qui vivra verra.

CLAUDE. — Personne ne verra cela.

JEAN. — Pourquoi ?

CLAUDE. — A quoi bon insister ? Je sais que j'ai une épreuve à subir qui sera peut-être assez longue et cruelle... tant pis !

JEAN. — Bien. Claude, quelque chose me tracasse. Moi, je garde à Madeleine de l'affection. Or si elle est rejetée dans la vie, seule... oh ! elle a un tas d'amis !... je veux dire sans un homme qui la tienne, je crains que son imagination..., que je me reproche d'avoir beaucoup développée depuis deux ans..., ne lui joue un mauvais tour. Je ne veux pas qu'elle devienne la proie de je ne sais quel type... ou de certaines tentations. Tu comprends ?

CLAUDE. — Pas bien.

JEAN. — Si ! Madeleine est une femme plus qu'ardente... elle est d'une sensualité... *(Il cherche en vain le mot.)* Enfin, c'est un être déchaîné !

CLAUDE, *surpris et qui veut protester.* — Mais je ne...

JEAN, *dont la parole deviendra bientôt haletante, l'interrompant.* — A ton tour, ne me rends pas la tâche pénible ! Il n'y a plus de secret à garder et tu m'as dit que tu répondrais franchement. Tu as été son amant... tu sais comment elle est... Tu l'as vue sous la caresse, avec ses longs bras en croix, ses ongles enfoncés dans la paume des mains, parfois jusqu'au sang... sa tête qui roule... comme une fleur qui tourne dans le vent... Tu as entendu ce grand cri perçant, interminable !... Et après, elle a une figure si blanche, une bouche glacée... Elle est comme inconsciente...

CLAUDE, *lui mettant la main sur l'épaule.* — Arrête-toi, vieux Jean ! Ne fais pas battre ton cœur inutilement. Ce que tu me décris m'est absolument inconnu.

JEAN. — Tu mens !

CLAUDE. — Je te le jure.

JEAN. — Tu mens ! Tu mens !

CLAUDE, *calmement.* — Non, Jean, je ne mens pas. Nous sommes si différents l'un de l'autre ! L'as-tu oublié ? L'acte physique me paraît simple, naturel... dénué de tout pathétique. Je n'essaie pas comme toi d'arracher à la femme le maximum de sa volupté. D'ailleurs, essaierais-je que je n'y réussirais certainement pas ! Je n'ai pas ton don d'exaspérer le plaisir.

JEAN. — Des blagues ! Cette fois-ci, tu as eu un coup de sens, un vrai coup de désir ! Et tu as reçu tout ce que tu attendais. Sinon rien ne s'explique : ni ton emballement ni vos cachotteries !

CLAUDE. — Tu te trompes, je te le répète...

JEAN. — Pourquoi ne veux-tu pas l'admettre ? Tu as tout de même assumé une lourde responsabilité.

CLAUDE. — Jean, je te préviens que tu te fais du mal en ce moment.

JEAN, *à voix basse, essoufflée.* — Et zut pour ma santé ! M... pour ma vie ! Là ! *(Une pause.)* Je veux que tu m'aides à préserver le sort de Madeleine !

CLAUDE. — Alors, laisse-moi te répondre.

JEAN. — Par de la psychologie, encore ?

CLAUDE. — Non, par un fait, un seul fait.

JEAN. — Va.

CLAUDE, *arrangeant les coussins.* — Attends, tu as encore glissé. Assieds-toi aussi droit que tu le peux. Là ! Eh bien, voici... Lorsque ton hémorragie s'est déclarée, j'étais en bas, attendant Madeleine dans ma voiture. Par la fenêtre, elle m'a rappelé. Tu te souviens ?

JEAN. — Exactement.

CLAUDE. — Je suis remonté en vitesse, craignant... je ne sais quoi, quelque violence. Je me suis élancé dans le salon, et j'ai vu tout de suite de quoi il retournait. La seconde d'après tu as roulé à terre devant nous. A cet instant-là, mon ami, tu n'étais pas beau à voir... la sueur ruisselait sur ta figure, tes yeux pleuraient, ta bouche... ta bouche écumait... *et cætera...* Eh bien, Madeleine s'est jetée sur le tapis, près de toi, et ces lèvres, ce visage que tu avais, elle les a couverts de baisers amoureux ! Elle te criait sourdement à l'oreille qu'elle t'aimait, elle te suppliait de ne pas mourir ! « Ne me fais pas ça ! » répétait-elle. *(S'interrompant :)* Vas-tu encore m'accuser de mentir ?

JEAN. — Non, tu n'inventes pas en ce moment-là. Mais le remords agit sur elle avec une telle puissance !

CLAUDE. — Le remords !... Vieil imbécile ! Tu étais dans les pommes, toi ! Mais moi j'ai vu la scène ! Et je l'ai sentie passer. Au plus fort de ma méfiance de Madeleine je n'avais pas imaginé que son être te fût asservi, donné à ce point. L'homme avec qui, un quart d'heure plus tôt, elle devait faire sa vie... moi, j'étais là, humilié,

déchiré... je ne dirai pas oublié, le mot serait ridiculement faible ! Ma présence était simplement abolie ; j'avais disparu de son esprit. Cette femme t'aime à la passion. C'est ta chose.

JEAN. — Je ne veux plus d'elle !

CLAUDE. — Une seconde !

Il se penche et écoute le cœur de Jean tout en lui prenant le pouls, puis se redresse.

JEAN. — Elle m'a menti, elle m'a trompé...

CLAUDE. — Jean, voici mon diagnostic : tu n'es pas en train de claquer.

JEAN. — Merci pour le boniment ! Je connais vos habitudes, tu sais.

CLAUDE, *calmement.* — Je te l'affirme.

JEAN. — Parce que ?

CLAUDE. — Parce que je ne puis concevoir un agonisant en proie à la jalousie physique.

JEAN. — C'est spirituel ?

CLAUDE. — C'est fort sérieux. Tu es un individu prodigieusement vivace et la jalousie, même en ce moment, te soulève. C'est par jalousie que tu as « accepté mes soins », comme tu dis.

JEAN. — Quoi ? Quoi ? Quoi ?

CLAUDE. — Pour m'avoir sous la main... pour me poser indirectement les questions vraiment les plus directes.

JEAN. — Tu n'es pas fou ?

CLAUDE. — Mais non. Tu me fais l'honneur d'être jaloux de moi ! Quelle dérision ! Je ne suis même pas un rival vaincu. J'ai joué un rôle ridicule.

JEAN, *moins ferme.* — Je m'en f... !... Elle m'a roulé...

CLAUDE. — Ce n'est pas vrai. Elle a tenté d'échapper à ta loi, qu'elle trouvait un peu... écrasante. Tu le sais parfaitement, Jean. Et encore l'a-t-elle vraiment tenté ? Aujourd'hui, elle irait prier dans les églises afin de la subir de nouveau, cette loi... de pouvoir te redonner son amour, son charme !... *(Une pause.)* Et toi, Jean, es-tu sûr que tu n'auras pas besoin de Madeleine ? Elle mettait de la douceur et du renouveau dans ta vie. Hein ? *(Jean secoue la tête négativement.)* Enfin, tu réfléchiras sur tout cela. J'exige à présent que tu te reposes. Suzanne va te faire ta ouabaïne, puis on te fera dormir, coûte que coûte. Les soporifiques, ce n'est pas bon, mais l'insomnie, c'est du poison.

Il s'est approché du lit.

JEAN. — Dis-moi quelque chose, Claude. Pourquoi m'as-tu soigné avec cette persévérance... ce dévouement ?

CLAUDE. — Quelle question ! Je suis médecin, tu sais ! J'ai vu, gisant sur le sol, un type à tirer d'affaire... un malade grave, et je me suis collé sur son cas. Le réflexe professionnel ! *(Embarrassé, gouailleur, douloureux :)* Et puis... pour ne rien te celer... c'était toi ! Oh ! je sais qu'entre nous tout est détruit, que j'ai foutu bas notre vieux collage... qui s'est brisé en miettes. Bientôt on ne se verra plus. Je vais d'ailleurs partir pour assez longtemps... J'attends seulement que tu sois redevenu frais et pimpant — ce qui ne saurait tarder. *(Un temps.)* Jean, tu m'as dit tout à l'heure que tu ne m'en voulais pas. Je te remercie, Jean. Quant à moi, à travers tout ce gâchis, je t'assure que... Zut !... Je suis grotesque, hein ?

JEAN, *à demi-voix.* — Non...

CLAUDE. — Enfin, j'ai la conviction que les choses ne finissent pas — qu'elles continuent à vivre... en silence. Tiens, je crois que malgré tout notre amitié durera toujours... Oh ! sans dialogues ni contacts !... Par le souvenir. *(Une pause. Presque bas :)* Et par le cœur. *(Ayant dominé son émotion :)* Voilà. Je t'envoie Suzanne. Au revoir.

Il lui tend la main.

JEAN, *prenant cette main.* — Hmm ! *(Une pause.)* Toi, tu vas me dire... comme avant : « Au revoir, fils. »

CLAUDE. — Oh ! là, là ! C'est d'un temps révolu !

JEAN. — Je le pense également. Dis-le tout de même. Pour la dernière fois.

Jean, de son index, tapote son nez. Comme au premier acte, Claude prend le nez de Jean et pose un baiser sur sa joue. Puis il va prendre sa serviette sur la table et se dirige vers la porte de droite. Jean a fermé les yeux.

RIDEAU

ACTE III

Le salon de Ville-d'Avray. Une journée douce et resplendissante comme au premier acte. Le portrait de Noella a été remplacé par un très joli tableau du jardin au-dessus duquel est accrochée une tête de Madeleine. C'est l'ébauche du premier acte reprise et terminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, JEAN

Madeleine est étendue sur le canapé. Elle est vêtue d'une robe de chambre sous laquelle il n'y a qu'une chemise de nuit. Elle a des mules sur ses pieds nus. Jean, qui a très bonne mine, porte un chandail et un pantalon de velours. Au lever du rideau il est derrière le canapé, penché sur le visage de Madeleine. Leurs mains sont mêlées.

MADELEINE. — Ne sois pas si aimable, chéri, si un jour tu allais cesser de l'être...

JEAN. — C'est que je serais mort d'une hémorragie méningée.

MADELEINE. — Oh ! tais-toi !

JEAN. — Si tu trouves ça plus gracieux, d'une crise cardiaque.

MADELEINE. — Tu es horrible !

JEAN. — Naturellement. Mais, en même temps, je suis... tu ne sais pas combien je suis... Il n'y a pas de mot.

MADELEINE. — Quoi ? Content ?

JEAN, *dans une exclamation de dégoût.* — Pouh !

MADELEINE. — Pas content ?

JEAN, *jouant la mauvaise humeur.* — Infiniment plus que content !

MADELEINE. — Très content ?

JEAN. — Un milliard de fois plus !

MADELEINE. — Extraordinairement content ?

JEAN. — Fiche-moi la paix avec ce content !

MADELEINE. — Tu n'es pas... heureux ?

JEAN. — Plus. Cent mille fois plus.

MADELEINE. — Très heureux ?

JEAN. — Encore plus !

MADELEINE. — Fou de bonheur ?

JEAN. — Tu brûles !

MADELEINE, *fermant les yeux, amoureusement.* — Le fait est !

JEAN. — Moi aussi, je brûle. Je brûle comme une torche ! Je brûle pour toi. *(Il se penche, lui donne un long baiser dans les cheveux. Se redressant :)* Je me sens étonnamment bien, tu sais, aujourd'hui.

MADELEINE. — Quelle joie !

JEAN. — C'est mon meilleur jour... *(Sa main essaie de s'introduire dans la robe de chambre :)* Ce corps... ce beau corps...

MADELEINE, *le saisissant par le poignet.* — Non ! non ! Jean !

JEAN, *s'éloignant nerveusement de quelques pas.* — Ah ! bon D... ! Attendre encore dix jours ces choses que je n'ai pas eues depuis des éternités ! C'est impossible.

MADELEINE. — Demain matin cela ne fera plus que neuf jours.

JEAN. — Et après-demain huit.

MADELEINE. — Le Dr Ménard te l'a demandé expressément

JEAN. — Je me f... de Ménard ! C'est torturant. Tu t'en moques, toi !

MADELEINE. — Crétin !... On s'est juré l'un à l'autre que jusqu'au 10 juin...

JEAN. — Nous n'avons qu'à nous jurer l'un à l'autre de manquer à notre serment !... Tiens, reprends la pose, je vais finir ton dos.

MADELEINE. — C'est ça, finis mon dos...

A plat ventre sur le canapé, elle abaisse sa robe de chambre jusqu'à la taille.

JEAN. — Il est beau ce dos ! Il est violent...

Il se rapproche.

MADELEINE, *criant.* — Ne le touche pas !

JEAN. — On n'a rien juré pour le dos.

MADELEINE. — Aie pitié de moi, Jean !

JEAN. — Entendu. Pitié. Pitié. Prends bien la pose. Là.

Il dessine. Entre Suzanne par la porte du fond à droite.

SCÈNE II

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE, *qui tient un verre à la main.* — Ah, ah ! un petit nu pour changer !

JEAN. — Pour changer quoi ?

SUZANNE. — On trompe sa faim.

JEAN. — On ne trompe rien du tout ! Ce Ménard est le roi des cornichons !

SUZANNE. — Encore un ! Vous en connaissez des rois !

JEAN. — Voilà un type qui me défend de faire ce que j'ai envie de faire et il me permet de peindre. Or peindre, c'est peindre et, en plus, faire l'amour.

MADELEINE, *sournoisement.* — Tu pourrais peut-être t'attaquer au clocher.

JEAN. — Même avec un clocher on fait l'amour !

MADELEINE. — Voyez-vous ça !

SUZANNE. — Prenez votre médecine. Ça vous changera les idées. *(Il boit.)* Vous êtes bien à plaindre ! Il a déjà oublié les délicieux moments d'il y a deux mois... quand vous me parliez de votre enterrement prochain, du chant du départ... est-ce que je sais !

JEAN. — Naturellement, je les ai oubliés.

MADELEINE. — Il a raison. A quoi cela servirait-il d'être guéri ? *(A Suzanne :)* Reste un peu avec nous, Suzanne !

SUZANNE. — Non, j'ai des lettres à écrire. Je retourne à ma chambre. Si vous avez besoin de moi... dring dring ! *(A Madeleine :)* Si j'étais toi, je ne poserais plus pour lui avant une dizaine de jours.

JEAN. — Elle a raison. Je ne fais rien de bon.

Elle sort. Madeleine se glisse dans sa robe de chambre.

SCÈNE III

JEAN, MADELEINE

JEAN. — Dire que j'ai failli ne plus voir ça ! C'est joli, toi au beau milieu d'un beau jour !

MADELEINE. — Ils sont divins les jours que nous avons. Divins. Nous avons échappé à la mort de notre amour... à la mort de toi, de ton grand corps chéri, à la mort de mon cœur. C'est comme si nous avions marché sur une passerelle affreusement longue, affreusement étroite, avec tout ce danger épouvantable à droite, à gauche... Et nous voilà, sains et saufs, à la place même où nous avons commencé nous deux.

JEAN. — Oui, à la place où, le premier jour, j'ai parlé de te chasser et où j'ai peint ce machin-là jusqu'au soir. *(Il a désigné le portrait de Madeleine. Un temps. Il va s'asseoir près d'elle.)* Madeleine, j'ai remis plusieurs fois une petite conversation... par une conversation !... Enfin, j'ai quelque chose à te dire. Ces temps-ci, j'ai beaucoup pensé à... à moi.

MADELEINE. — J'ai fait la même chose, j'ai pensé à toi !

JEAN. — Oui, mais tu pensais avec un peu d'amour, sans doute. Tandis que moi, je me suis examiné sans pitié. En peintre ! Il y a cette histoire de Noella... Noella, c'était une ravissante créature qui rôdait en silence autour de mon travail ou de mes rêvasseries. Nous avons été heureux. Notre amour était un joli amour. *(Un silence.)* Elle est morte et la passion est née ! Une passion dévorante. Je revois tout si clairement ! *(Comme elle va parler, il l'arrête doucement.)* Tais-toi !... Après un cafard prolongé, une rose... la plus belle rose du ciel est tombée dans mon vieux chapeau.

MADELEINE, *avec une moue.* — La plus belle !

JEAN. — Et la plus charmante ! Comment l'ai-je remerciée ? Je lui ai offert le spectacle de mon découragement, de ma poisse. J'ai été un salaud !

MADELEINE. — Non, Jean ! C'est ma faute. Je suis lâche ! J'aurais dû te parler sérieusement... au besoin t'écrire une longue lettre.

JEAN. — Ç'aurait été tout pareil. J'ai une nature... spéciale. Je crois que je me complais dans le regret. C'est fou ce que tu embellissais ma vie, et comment ! et je me répétais à longueur de journée que j'avais tout perdu. Naturellement, je sentais que tu étais malheureuse. Mais j'étais sûr de te tenir physiquement. Alors, tant pis !... Oui, j'ai été un salaud.

MADELEINE. — Ne sois pas ingrat envers ta nature ! Ton regret est un miroir... magique. C'est dans ce miroir que tu as vu tes visages de femmes, tes fleurs, tes paysages...

JEAN. — Je me juge sévèrement.

MADELEINE. — Bien trop ! Et à moi tu me témoignes une indulgence que je ne mérite pas !... J'ai peur, Jean ! J'ai peur que ce mauvais souvenir revienne, qu'il te blesse...

JEAN. — Regarde-moi dans les yeux ! Pour la dernière fois, je te réponds : non. Tu es là, je t'ai gardée ! Alors ?... J'ai été sonné, c'est entendu, mais sans ce choc, sans la frousse qu'un autre te prenne à moi, quand aurais-je compris que mon bonheur était sur la terre, qu'il m'attendait depuis trois ans ? qu'il m'attendait dans mes bras, contre mes lèvres ?... Madeleine, je ne veux plus céder à mon vice... regarder en arrière... tourner le dos à la vie ! Non. Il faut que tu m'aides. Je compte sur toi.

MADELEINE. — Alors, mon Jean, fais-moi le plaisir de jeter par-dessus bord la Madeleine des trois dernières années ! Celle que tu plains tellement ! Tu ne vas pas faire de moi une cité martyre ! Tu ne vas pas te mettre à aimer mon propre fantôme et à oublier de nouveau que j'existe — que j'existe auprès de toi, de toutes mes forces !

JEAN, *impressionné, à demi-voix.* — C'est calé ce que tu dis là ! Tu es d'une lucidité ! Tu es épatante !

MADELEINE, *doucement.* — Non.

JEAN. — Si. *(Une pause.)* Maintenant, soyons sérieux. Tu te rends compte, bien entendu, que je suis un em... ?

MADELEINE. — Oh ! oui, mon bien-aimé.

JEAN. — Tu sais que j'exigerai une de ces présences !... Une présence qui équivaudra à l'absence de toute absence. Lorsque je ne te verrai pas devant mes yeux, je veux tendre mon bras en arrière, à l'aveuglette... comme ça, et te trouver là, te toucher à l'instant même.

MADELEINE. — Oui, mon bien-aimé.

JEAN. — Enfin, aussi longtemps qu'il te plaira.

MADELEINE. — Il me plaira longtemps. Je serai ton soutien moral et ton esclave.

JEAN. — C'est cela ! C'est exactement cela !... Je blague... Je me suis offert une petite crise de conscience assez sérieuse. Oh ! fatalement, je retomberai à mon égoïsme, mais alors ton devoir, tu entends, ton devoir...

MADELEINE. — Je veux que tu sois égoïste ! Tu as été mis au monde pour peindre, et moi, j'ai dû être faite pour toi.

JEAN, *lui caressant les cheveux.* — Ma grande, je crois que je peux peindre à l'huile, à l'aquarelle, à la colle, à la détrempe et ne pas te rendre malheureuse. Je vais essayer. *(Ses lèvres sur la main de Madeleine. Levant les yeux :)* Tu ne vas pas pleurer, toi !

MADELEINE. — Tu es fou !

Elle se lève brusquement, va vers la fenêtre.

JEAN. — Ah ! voilà que je la fais pleurer ! Ça commence bien. *(On entend la sonnerie du téléphone. Prenant le récepteur :)* « Oui ! Qu'est-ce qu'il y a, Suzanne ?... Ah, il est là ?... *(Avec un peu d'embarras :)* Eh bien... eh bien... oui... oui... qu'il vienne. » *(Il raccroche. A Madeleine :)* C'est Claude.

MADELEINE, *stupéfaite.* — Tu ne l'attendais pas ?

JEAN. — Non... Il part cette nuit pour New-York.

MADELEINE. — Je disparais ! *(Montant les marches :)* Je monte m'habiller. Préviens-moi quand tu seras seul.

JEAN. — Oui.

Quelques secondes après entre Claude. Il est pâle et maigre.

SCÈNE IV

JEAN, CLAUDE

CLAUDE. — Bonjour, Jean.

JEAN, *qui a fait deux pas au-devant de lui.* — Salut !

Ils se serrent la main.

CLAUDE. — Je prends l'avion tout à l'heure, alors je voulais te donner un dernier coup d'œil.

JEAN. — A ta disposition.

CLAUDE. — Oh ! je ne compte pas t'examiner. Je t'ai remis entre les mains de Ménard, mon remplaçant — un bon médecin.

JEAN. — C'est une andouille !

CLAUDE. — A tout hasard, tu feras bien de suivre ses conseils. Je viens de causer avec Suzanne. Elle est très contente de toi. *(Le considérant :)* L'aspect est excellent !

JEAN. — Tant mieux. *(Une pause.)* Alors... tu vas à New-York ?

CLAUDE. — Pour commencer. Ensuite je visiterai un tas de laboratoires dans les grandes villes. Ils appliquent là-bas de nouvelles méthodes de dosages d'hormones, assez sensationnelles.

Un silence.

JEAN. — Assieds-toi donc !

CLAUDE. — Merci. *(Il s'assoit.)* Toujours charmant, le jardin ! *(Un silence. Ils sont tous deux embarrassés.)* Tu travailles ?

JEAN. — Un peu. Je m'y remets doucement. Tu sais, je ne veux pas me bousculer.

CLAUDE. — Tu as raison. C'est à toi maintenant de veiller sur ta santé.

JEAN. — Tu estimes que je suis plutôt fragile... enfin, plus vulnérable qu'un autre ?

CLAUDE. — Non. Ton cœur, ton aorte, tes reins, ton foie... toute la boutique fonctionne normalement. Toutefois, puisque tu as fait cet accident, mieux vaut te ménager un peu à l'avenir. Par exemple, tu devrais t'épargner les grands froids... passer un mois ou deux dans le Midi.

JEAN. — D'accord. Je ferai attention. Autant que possible ! Tu sais, au fond, je m'en f... !

CLAUDE. — Non. Je sais qu'au fond tu ne t'en f... pas. Pas du tout, même !

JEAN. — Pardon !

CLAUDE. — Non, mon vieux ! Inutile. Tu ne te f... pas de la vie. Tu as une sacrée envie de la garder, ta vie. Pour jouir encore ! Pour t'amuser avec une femme ou avec les couleurs de la nature... enfin, avec tout ce que tes yeux ou tes mains veulent toucher. Et dire que de tous ces accouplements si charnels il naît une peinture dont les connaisseurs disent qu'elle est la fraîcheur et la tendresse mêmes. Ce qui est parfaitement vrai, du reste.

JEAN, *ingénument.* — Tu trouves ?

CLAUDE. — J'aime ce que tu fais.

JEAN. — Quelquefois je suis content... Quelquefois je me demande... *(Un temps.)* En tout cas, j'ai été admirablement soigné.

CLAUDE. — Pas mieux que par un autre. Mais ta vie — que tu y tiennes ou non — je l'ai probablement sauvée. A l'heure la plus critique, je me suis trouvé à même de t'administrer un remède puissant — cela en raison de ma participation à notre drame intime. Le remède a agi comme je l'espérais.

JEAN. — Quoi ?... Quel remède ?

CLAUDE. — Je ne fais pas de littérature ! Nous avons la preuve aujourd'hui qu'un choc affectif — un coup dur — peut créer des troubles, même de véritables lésions organiques. Mais ces lésions sont susceptibles de guérir complètement si l'équilibre nerveux se rétablit. Tu saisis ?

JEAN. — A peu près.

CLAUDE. — J'ai pu te délivrer d'un souci, d'une angoisse dont tu subissais à fond l'action déprimante. De ce moment-là, tu es remonté en flèche vers la guérison.

JEAN. — Sans doute... *(Une pause.)* Je dois être un type bizarre.

CLAUDE. — Comme tous les types !... *(Se levant :)* L'action de l'âme sur le corps, c'est une histoire vieille comme le monde... sur laquelle je n'ai pas l'intention de t'infliger un cours. Je te quitte.

JEAN. — Il faut que tu dises adieu à Madeleine. Hein ?

CLAUDE. — Je... je ne pense pas que ce soit nécessaire.

JEAN. — Nécessaire, non. Je trouve ça régulier. Tu vas t'éloigner pour longtemps. Pour très longtemps. Tu ferais mieux de la voir.

CLAUDE. — Tu crois ?

JEAN. — Je vais la chercher. *(Il a gravi les marches, il disparaît. Claude reste seul, préoccupé. Il fait un brusque mouvement vers la porte de droite. Il se ravise. Jean reparaît. Prenant un sécateur dans un tiroir :)* Elle descend. Moi, je vais passer l'inspection de mes rosiers.

CLAUDE. — Bon.

JEAN. — Et je reviens !

CLAUDE, *absent.* — Très bien.

Jean sort par la porte-fenêtre. Presque aussitôt Madeleine paraît en haut des marches.

SCÈNE V

MADELEINE, CLAUDE

CLAUDE. — Bonjour, Madeleine. Jean a désiré que je vous dise adieu. Ne me regardez pas avec compassion !... Oui, je suis fatigué ! Ça passera.

MADELEINE, *s'approchant de lui.* — Claude, vous êtes malheureux !

CLAUDE. — Laissez, je vous en prie !

MADELEINE. — Je n'ose même pas vous dire : « Pardonnez-moi ! »

CLAUDE. — Ce serait d'un ridicule achevé. Je suis malheureux, en effet. Malheureux et humilié de me trouver pensant à vous sans cesse, avec colère, avec haine.

MADELEINE, *imperceptiblement.* — Non...

CLAUDE. — Ça me ressemble si peu ! C'est si loin du comportement qui a toujours été le mien.

MADELEINE. — Vous avez joliment le droit de me mépriser !

CLAUDE. — Je voudrais n'en pas user de ce droit, reconquérir mon détachement... mon ironie d'autrefois. Comme j'aspire au jour où ces souvenirs me laisseront indifférent !

MADELEINE. — Je me suis conduite envers vous, mal... horriblement...

CLAUDE, *d'une voix aiguë.* — C'est l'amour !

MADELEINE. — Je l'ai fait sinon à mon insu, presque malgré moi...

CLAUDE. — C'est l'amour !

MADELEINE. — Cependant, Claude, j'étais résolue à vous rendre heureux. *(Et comme il la regarde narquoisement :)* Je le jure ! Sinon, pour quelle raison me serais-je engagée ainsi ?

CLAUDE. — Pas deux fois, ma chère ! Je ne serai pas dupe deux fois.

MADELEINE. — Je dis la vérité !

CLAUDE. — Vous n'avez pas cessé de vouloir Jean et vous n'avez pas cessé d'en être consciente.

MADELEINE. — Consciente ? C'est faux ! C'est lorsque je l'ai vu tomber que...

CLAUDE, *les dents serrées.* — Mais non ! Pour me lâcher tu n'avais pas besoin de l'accident de Jean. Une parole de lui aurait suffi ! S'il t'avait dit : « Reste », tu restais. Tu lui restais. *(Et comme elle secoue la tête :)* A qui mens-tu ? A moi ou à toi-même ? Tu as reculé et reculé le moment d'avertir Jean, parce qu'il tenait ton sort entre ses mains. Et veux-tu savoir ce que tu redoutais le plus — pour le cas où tu n'aurais pas osé te l'avouer encore ? Que Jean n'use pas de son pouvoir, qu'il te laisse tranquillement à l'homme à qui tu t'étais donnée... donnée sans élan, sans désir !

MADELEINE. — Vous faites de moi une créature assez abjecte !

CLAUDE. — C'est l'amour ! Toute obligation, toute loi est suspendue. Ah ! je ne doute pas que dans les relations d'amitié vous soyez loyale.

MADELEINE. — Claude, ma tendresse pour vous était véritable. J'ai commis une faute, une seule. Je me suis persuadée qu'un grand sentiment pouvait éclore parce qu'on le voulait ardemment.

CLAUDE. — Allons donc ! Par orgueil blessé et jalousie d'une morte, vous avez tenté l'impossible. Un instant tu as cru que tu pourrais te libérer, partir ! Mais on ne part pas toute seule ! Et tu m'as trouvé assez décoratif... assez plausible, pour devenir le monsieur avec qui on file.

MADELEINE. — Oh !

CLAUDE, *criant.* — Absolument ! Absolument !

MADELEINE, *s'étant approchée vivement de la porte-fenêtre.* — Prenez garde !

CLAUDE. — A quoi ? Que puis-je perdre à présent ? *(Se reprenant et presque à demi-voix :)* Pardonnez-moi ! Je ne me domine plus... Je suis dégoûtant. C'est l'amour. *(Il marche un instant en silence.)* J'avais tout prévu, tout prédit !... Vous vous souvenez ? J'aurais dû me sauver de vous !... Mais je vous aimais... Je vous aime encore, pour je ne sais quel temps !... Et si j'en suis là, c'est que vous l'avez recherché, désiré.

MADELEINE. — Moi !... Vous n'allez pas m'accuser d'avoir été provocante... coquette ?

CLAUDE, *gravement.* — Sans vous en douter, peut-être, vous avez déployé une coquetterie éplorée...

MADELEINE. — Ah ! non, je ne peux pas vous permettre de...

CLAUDE. — Bien, bien ! Je retire cette parole. Je me serai laissé fasciner par votre confiance en moi, par un certain abandon de votre part... Vous êtes belle et troublante... Mais qu'importe le mécanisme de cette tentation ! J'y ai cédé, n'est-ce pas ? Or l'amour-passion, je l'ai toujours tenu pour burlesque. Chacun son avis !... C'est guignol ! Et me voici une de ces marionnettes dont j'avais pitié. Comment... mais comment ai-je pu me livrer à une autre ivresse que celle de la recherche ? C'est amusant d'explorer, ne fut-ce qu'à un milliardième de millimètre de profondeur, l'inconnu !... l'inconnu qui nous déborde de toutes parts. Ça, c'est mon tabac ! Ça, c'est mon destin !

MADELEINE, *près de la porte-fenêtre.* — Voilà Jean !

SCÈNE VI

MADELEINE, CLAUDE, JEAN

Jean entre par la porte-fenêtre, tenant un sécateur. Un rapide coup d'œil le renseigne sur le trouble de Claude.

CLAUDE. — Voilà. J'ai pris congé de Madeleine, ainsi que tu le souhaitais. Et je vais maintenant vous débarrasser de moi, et, ma foi, pour toujours.

Jean, j'avais souvent pensé qu'un jour notre amitié serait cassée. Mais dans mon esprit ce n'était point par ma faute. Je n'aurais pu me l'imaginer.

JEAN. — Si on laissait tout ça ?

CLAUDE. — Tu peux bien m'accorder une minute d'attention. *(Et comme il allume une cigarette.)* La cigarette du condamné !... Je serai puni, mon vieux ! Je serai durement privé de toi, alors que tu m'auras bientôt oublié. Dieu merci, l'amitié n'occupe pas une place essentielle dans ton rêve de la vie. Les pinceaux et les tendres paroles te tiennent lieu de tout !... Ah ! je viens de dicter à Suzanne quelques conseils médicaux à ton usage. Je te prescris certains remèdes de base et une ou deux règles d'hygiène, enfin, d'existence. Le régime n'est pas compliqué ; tâche de le suivre.

MADELEINE, *attentive.* — Pendant combien de temps ?

CLAUDE. — Toujours.

JEAN. — Tiens ! Tu vois bien que tu ne me considères pas comme guéri !

CLAUDE. — Je te déclare à nouveau que, dans ton cas, il ne subsiste que le souvenir d'un accroc. Rien de plus. Je trouve raisonnable d'en tenir compte. Ne prenez pas ces mines consternées !... Il vous sera précieux ledit souvenir, ledit accroc.

JEAN. — En quoi ?

CLAUDE. — J'ai une théorie sur l'amour. C'est un sentiment qui se nourrit de sa propre substance. Il peut donc s'anémier assez vite, s'il n'est pas revivifié par quelque menace. La jalousie est le reconstituant le plus répandu. Mais une autre crainte peut être aussi efficace. Jean, je te connais. Quoi que je t'affirme en toute honnêteté, tu vas vivre dans la peur de claquer, comme tu dis ; et, d'avance, tu auras pitié de la solitude de Madeleine. Et de son côté, elle va trembler de te perdre ! Et cette double angoisse tiendra vos cœurs en éveil et toujours rapprochés. Telles furent les dernières paroles qu'ils entendirent de Claude Darois.

JEAN. — Minute ! A mon tour, je te donne un conseil. C'est une idée qui m'est passée une ou deux fois par la tête récemment. Tu devrais te marier.

CLAUDE. — Comme c'est drôle ! J'en ai l'intention.

JEAN. — Bah !

CLAUDE. — En revenant, je compte épouser une aimable femme qui, bizarrement, aspire à partager ma vie — tout au moins mon domicile. Courtisane ou ménagère ? Ménagère. Oh ! agréable à considérer ! Quelque jour vous apercevrez notre couple de loin, à une exposition de peinture, par exemple. Et l'un de vous dira : « Regarde ! Claude avec sa femme. Elle n'est pas mal. » *(Il a gagné la porte. Levant la main :)* Bonne chance !

JEAN. — Bonne chance.

MADELEINE. — Bonne chance, Claude.

CLAUDE, *arrivant à la porte et se retournant.* — Jean !

Soudain, il ébauche quelques pas de son cancan. Son visage a un air de bravade assez fragile. Non moins soudainement il s'arrête de danser et sort.

SCÈNE VII

JEAN, MADELEINE

JEAN. — Il avait de la peine.

MADELEINE. — Oui. Et il t'a fait de la peine !

JEAN. — Non... Ça m'étonne qu'il soit venu. Je pense qu'il voulait te revoir.

MADELEINE. — Et moi je suis sûre que non ! Il s'accrochait à toi pour te garder un instant de plus !

JEAN. — Il disait des choses étranges... vaguement hostiles. Ce n'est pas vrai, tu sais, que je sois fermé à l'amitié. C'est même tout le contraire. J'ai recherché l'amitié d'hommes qui m'étaient sympathiques. Mais ça ne colle pas ! Je suis timide à ma manière... Et susceptible... enfin maladroit ! Il y a souvent de la friture sur la ligne... et un beau matin, paf ! on est coupé...

MADELEINE. — Claude était ton seul ami. Te voilà séparé de lui à toujours !

JEAN, *la regardant.* — Nous ne prononcerons plus son nom et il sortira de ma mémoire. Entendu ?

MADELEINE. — C'est entendu.

Un temps. Jean se lève, met le gramophone en marche.

JEAN. — Madeleine, es-tu sûre que tu ne vas pas de nouveau t'ennuyer auprès de moi ?

MADELEINE. — Qu'est-ce qui te prend ? Quand me suis-je ennuyée auprès de toi ?

JEAN. — Tu voulais me laisser là.

MADELEINE, *choquée.* — Oh !

JEAN. — Mêmes causes, mêmes effets ! Tu auras à subir mon boulot, mes silences...

MADELEINE. — J'adore ton boulot, j'adore tes silences, espèce de grand serin ! Jamais je ne me suis ennuyée près de toi ! J'ai souffert.

JEAN. — Je veux que tu te mettes à ton roman, toi ! Et tout de suite ! Le sujet est très beau.

MADELEINE. — Laisse ma littérature tranquille !

JEAN. — Tu as promis...

MADELEINE. — Oui, d'écrire et de te montrer mes gribouillages. C'est juré. J'ai souffert, Jean, parce que tu ne m'aimais pas !

JEAN. — Ou parce que je ne savais pas que je t'aimais.

MADELEINE. — Peut-être. Maintenant, je crois que tu tiens à moi. Alors, que tu te taises, que tu chantes, que tu bâilles, que tu dessines mon dos ou le derrière de la maison, je suis heureuse ! Ah ! tu veux ma présence, mon bel ami ? Eh bien, figure-toi que je veux la tienne ! Ça tombe bien. Dis-moi quelque chose, Jean !

JEAN. — Quoi.

MADELEINE. — Tu répondras honnêtement ?

JEAN. — Je ferai de mon mieux.

MADELEINE. — Tout à l'heure, tu n'as pas été un instant... jaloux de moi ?

JEAN. — Possible.

MADELEINE. — Tu me touches, tu m'émeus !... Seulement, tu as tort. Je suis à toi... terriblement ! Tu comprends ?

Il est assis. Elle prend sa tête, la renverse en arrière, lui donne un long baiser sur les lèvres.

JEAN, *se levant d'un coup et d'une voix rauque.* — Qu'est-ce que tu fais, toi !

MADELEINE. — Je veux ! Je veux !...

Jean la saisit, lui rend son baiser.

JEAN, *les mains nouées derrière le cou de Madeleine.* — J'ai relu cette nuit, dans un bouquin que j'aime, une phrase... « L'amour est une oasis où l'homme se repose de marcher vers la mort. »

MADELEINE, *immobile.* — Allons là-haut... dans l'oasis.

JEAN, *la tenant toujours.* — Suzanne va venir maintenant. Toi, va... que je te retrouve... toute belle...

MADELEINE, *fermant les yeux comme en prière. Jean dénoue son étreinte. Elle gravit les marches un peu comme une somnambule. Il la suit des yeux. Sur le palier, elle se retourne et dit.* — Viens vite. Viens te « reposer » près de moi !

Des lèvres, de tout son visage, elle lui envoie un baiser et disparaît. Jean reste sur place, comme s'il suivait des yeux cette invisible. Entre Suzanne tenant une seringue Pravaz et une gaze. Jean sursaute, puis regarde sa montre.

SCÈNE VIII

JEAN, SUZANNE

JEAN. — Tu es en retard d'une minute.

SUZANNE. — Vous êtes bien pressé !

JEAN. — Oui.

SUZANNE. — Ah !... *(Le regardant :)* Parce que Madeleine vous attend ?

JEAN. — On ne peut rien te cacher.

SUZANNE. — Alors, relevez votre manche, dépêchez-vous !

JEAN, *surpris.* — Ça ne va donc pas me tuer ?

SUZANNE. — La piqûre ?

JEAN. — Ne fais pas la bête !

SUZANNE. — Ce qui se passera après ?

JEAN. — Oui.

SUZANNE. — Je n'ai jamais vu personne mourir de ça.

JEAN. — Donc, j'avais raison, le docteur Ménard est bien...

SUZANNE. — C'est le roi du bon sens ! Il m'a dit : « Fixons le 10 juin, il tiendra bien jusqu'au 1er. » C'est aujourd'hui.

JEAN. — Sans blague !

SUZANNE. — Il vous connaît. Qui a bu boira !

JEAN. — Jusqu'à ce qu'il ne boive plus.

SUZANNE. — Evidemment.

JEAN. — Oui, mais tant que la soif me tourmentera...

Il s'arrête.

SUZANNE. — Quoi ?

JEAN. — Tu sais, nous autres, les peintraillons, il nous arrive de regarder en l'air sans fin... pour essayer de voir si la cime d'un arbre est plus claire que le ciel ou le ciel plus clair que le feuillage. C'est toujours nouveau... un peu émouvant. Eh bien, tant que je l'aurai, la soif, je pourrai traduire sur la toile cette petite palpitation... et la rendre sensible. Voilà.

Jean se dirige rapidement vers les marches.

SUZANNE. — Et votre piqûre ?

JEAN. — Le 10 juin.

RIDEAU

La SOIF DEVANT LA CRITIQUE

La Soif, c'est cette soif ardente, sensuelle, pathétique et grave qui, saisissant les âmes et les corps jusqu'au dernier jour, inspire aux artistes, avec le frisson du désir, celui de la création. Tant qu'ils la peuvent étancher, la plume, le pinceau au bout de leurs doigts vibrent. Lorsqu'elle les quitte, leur œuvre meurt.

Ce thème, qui après neuf ans de silence a inspiré M. Henri Bernstein, il a voulu le mêler, selon sa manière, à un conflit rude où l'amitié et l'amour s'affronteraient. Le peintre Jean Galone traîne dans le regret d'une morte la fin mélancolique de sa vie, à peine attiédie par l'amitié du docteur Darois. Qu'une visiteuse indiscrète, mais attirante, se présente à lui, voilà le vieil homme qui se réveille, la vie qui reprend un sens. Cependant, après deux ans de bonheur, l'inspiratrice, en un instant de doute, se donne classiquement à l'ami jusqu'alors fidèle. Darois va l'épouser. Galone, qui a surpris les nouveaux amants, tombe foudroyé par une hémorragie cérébrale méningée. Mais, au moment même où il s'abat, le cri d'épouvante et d'amour qu'a jeté la double maîtresse avertit Darois que l'homme aimé ce n'est pas lui. Il partira au loin, cependant que le couple, engagé dans un nouveau bail, ira dans l'enchantement des étreintes retrouvées abreuver sa soif de vie.

Ce qui nous a paru remarquable, ce n'est pas tant la souplesse et la sûreté des moyens dramatiques que cette inspiration perpétuellement tournée autour du drame de la vie finissante...

Gustave Joly, dans *l'Aurore*.

Henri Bernstein est resté silencieux pendant près de neuf ans. En effet, depuis *Elvire* en 1940, il n'avait pas donné de pièce nouvelle. Mais nous n'avons rien perdu pour attendre. Aujourd'hui, avec *La Soif*, sa vingt-septième pièce, c'est une œuvre digne de lui, de sa renommée et de son prestige qu'il nous offre pour sa rentrée.

Jamais encore, comme dans *La Soif*, Henri Bernstein n'avait atteint, par des moyens si simples, si naturels, si discrets, pour tout dire si classiques, cette plénitude, cette hauteur de pensée et peut-être surtout cette sérénité émouvante devant la perspective de la mort, qui confère à l'œuvre sa signification et sa vraie grandeur.

André Ransan, dans *Ce Matin*.

On a souvent reconnu à M. Bernstein un métier sûr. Je crois qu'il faudrait dire davantage et parler, pour le moins, d'habileté technique. La technique constitue un élément essentiel de l'art dramatique que semblent ignorer — et dédaigner — nombre d'auteurs actuels. *La Soif* est une pièce construite. Chaque détail concourt à former l'ensemble. Aucun n'est inutile et ils sont tous strictement mesurés. L'économie des moyens est richesse, non point pauvreté. Les détails enfin, qu'il s'agisse du texte, de l'interprétation, du décor ou de la mise en scène, sont en eux-mêmes traités avec minutie et achevés. Cet art, presque invisible, est fort savant.

La Soif nous fait souvenir de Porto-Riche et aussi, par moments, du Bernstein première manière, celui du *Voleur*. On peut mesurer tout ce que l'auteur a acquis au cours de sa longue carrière. Son héros principal, obsédé par l'amour, est très vivant et, je crois, très vrai. L'héroïne paraît moins en relief. C'est sur l'homme que l'éclairage est surtout concentré.

Philinte, dans *L'Epoque*.

Monsieur Bernstein a toujours eu le souci de faire peau neuve, d'éclairer son époque plus encore que de la suivre, de prospecter des terres nouvelles, de fouiller plus avant dans les cœurs. Il a ainsi varié et multiplié ses techniques. Après les actes rigoureux du *Voleur* ou du *Secret*, les tableaux presque cinématographiques de *Mélo* ; une chose demeure en permanence : la maîtrise. Une maîtrise qui assène toujours des coups de poing, mais qui se complaît davantage aux nuances, aux résonances, aux harmoniques et aux contrepoints.

Avec *La Soif*, M. Henri Bernstein nous propose une anecdote simple, fort peu d'action en somme, un fait divers qui ne se résout même pas et qui ne tire son relief, son éclat, ses phosphorescences que des feux croisés des personnages : le désir, l'amour, la jalousie. Trois personnages qui comptent : une femme, deux hommes. La loi du triangle. Mais considérée avec une optique spéciale. Mais renouvelée avec une sûreté de clinicien.

Quel art pour monter une scène, pour préparer une situation, pour en tirer le maximum d'effet avec un minimum de mots, pour doser l'émotion, nous secouant ici avec violence, et puis nous apaisant avec sérénité !

Pierre Lagarde, dans *Libération*.

Monsieur Henri Bernstein a toujours bien choisi ses interprètes. Il les sélectionne avec une quasi-infaillibilité. Ensuite il sait à merveille les faire travailler. La préparation scénique de ses pièces est impeccable, leur mise au point matérielle, sans défaut. Il en va de même depuis une cinquantaine d'années, et je ne vois pas de raison pour que cela change.

M. Claude Dauphin nous a démontré une fois de plus qu'il pouvait tout jouer, tout défendre, tout gagner, même les parties les plus difficiles avec les rôles les plus ingrats. Mlle Madeleine Robinson réalise ce tour de force de faire croire au spectateur, à chaque création nouvelle, que, de toute éternité, elle était destinée à jouer ce personnage et nul autre : Madeleine Robinson ou l'incarnation la plus récente des monstres sacrés... Jean Gabin possède une « masse » exceptionnelle, une autorité hors de pair. Son apparition, ses déplacements sur la scène des Ambassadeurs remuent l'air de la salle. Il ne gesticule pas, bouge à peine le petit doigt, parle presque bas et tout le monde est là, tendu ; tous ceux qui voient défiler chaque soir d'excellents acteurs restent courts devant le phénomène dramatique : le comédien Jean Gabin. Quel dommage pour le théâtre que, depuis vingt ans, cet homme-là ait renoncé au théâtre !

J.-J. Gautier, dans *Le Figaro*.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.

Jean. Madeleine.

Jean. Claude.

6 JEAN. — *Je ne te pose pas ces questions par jalousie. Je t'avais moi-même recommandé, il y a quelques jours, d'avoir une explication avec Claude.*
(ACTE II, DEUXIÈME TABLEAU, SCÈNE II.)

7 JEAN. — *Non, tu n'inventes pas ce moment-là. Mais le remords agit sur elle avec une telle puissance !*
(ACTE II, DEUXIÈME TABLEAU, SCÈNE IV.)

8 JEAN. — *Dire que j'ai failli ne plus voir ça ! C'est joli, toi au beau milieu d'un beau jour !*
(ACTE III, SCÈNE III.)

9 CLAUDE. — *J'ai une théorie sur l'amour. C'est un sentiment qui se nourrit de sa propre substance. Il peut donc s'anémier assez vite, s'il n'est pas revivifié par quelque menace.* (ACTE III, SCÈNE IV.)

10 Henri BERNSTEIN au cours d'une répétition.

(Photographies Lipnitzki.)

Jean. Madeleine.

Jean. Madeleine. Claude.